Jean Lévêque

Heureux les invités aux Noces

Méditations sur l'évangile de Luc

Éditions du Carmel

Il n'y a pas de meilleur guide pour la prière que la Parole de Dieu. Et pour aller plus loin encore, Jean Lévêque commente pour nous, avec une saveur carmélitaine, l'évangile selon Luc, s'appuyant à la fois sur sa solide connaissance de la Bible et sur son expérience d'accompagnement spirituel. Avec lui, nous cheminons à la suite du Christ, depuis les routes de Palestine jusque dans notre oraison et notre vie de tous les jours.

Avec lui, redécouvrons la joie d'être invités aux Noces, réveillons notre espérance, forts de la dernière promesse du Christ transmise par saint Luc :

« Vous serez revêtus de la force d'en-haut ».

Jean Lévêque, carme, est spécialiste de l'Ancien Testament et des langues orientales, qu'il a principalement enseignés à l'Institut catholique de Paris. On lui doit entre autres un commentaire sur le Livre de Job : Job et son Dieu. *Il a également exercé un ministère fructueux au sein de la famille carmélitaine.*

collection Sagesses carmélitaines

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– ramener les hommes au Seigneur Dieu,
– marcher devant, sous le regard de Dieu,
– ramener le cœur des pères vers leurs enfants,
– ramener les rebelles à la sagesse des justes,
– et préparer pour le Seigneur un peuple bien disposé.

C’est une mission tout entière tournée vers l’espérance, et vers l’avenir que Dieu fera pour les hommes et avec les hommes, car il ne s’agit pas tant de ramener le cœur des enfants vers leur père que de ramener le cœur des pères vers leurs enfants.

Il s’agit donc, pour les aînés, de croire au monde que bâtiront les plus jeunes, d’espérer pour eux, d’espérer avec eux, et de les aider à bâtir. Il s’agit, pour l’Église d’aujourd’hui, de croire en l’Église de demain. Le Carmel d’aujourd’hui est ainsi appelé à croire au Carmel de demain, qui sera encore, à sa manière, un lieu prophétique où des baptisés et des *nazirs* de Jésus marcheront devant sous le regard de Dieu.

Ne cédons pas à la peur de l’inconnu. Ne disons pas, comme Zacharie : « À quoi le saurai-je ? » Laissons grandir en nous, dans la confiance, l’Église de demain, le Carmel de demain, avec la joie cachée d’Élisabeth, qui redisait, en attendant son enfant : « Voilà ce qu’a fait pour moi le Seigneur, au temps où sur moi il a jeté les yeux ».

Lc 1,26-38

Annonciation

« Le sixième mois, l'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une bourgade de Galilée appelée Nazareth. »

Prenons conscience du mystère que représente Nazareth dans le grand mystère du plan de Dieu.

Le messager de Dieu fut envoyé à Nazareth ; et le salut a commencé dans un village. L'un des plus grands secrets du cœur de Dieu, en tout cas celui qu'il nous révèle avec le plus d'insistance, c'est qu'il aime passionnément l'ordinaire des choses et des personnes, sans doute parce qu'il est le seul à voir vraiment la beauté de ses créatures.

Dieu aime que la puissance, l'extraordinaire puissance de son amour, travaille en l'homme et dans le monde des hommes sans rien bousculer, sans rien déranger. Et c'est cette divine discrétion du Maître de l'histoire qui le fait paraître absent ou lointain. En réalité il est bien présent, activement, amoureusement présent, mais tellement présent qu'il n'a pas besoin d'imposer sa présence.

C'est pourquoi, avec Dieu, les commencements sont souvent modestes : Gabriel est venu au village…

Trop souvent, dans le cheminement de notre foi, nous passons à côté du réel de Dieu, parce que nous l'attendons ou le cherchons dans l'extraordinaire, dans un monde autre, dans un monde déconnecté du quotidien, ou sur une route à la mesure de notre projet, de notre désir ; et c'est nous-mêmes alors qui créons le sentiment de l'absence de Dieu. C'est alors que les inventions de Dieu nous déconcertent et que sa route nous paraît

déroutante. En réalité ce n’est pas Dieu qui s’absente, c’est nous qui vivons « absents de lui » ; ce n’est pas Dieu qui s’éloigne, c’est nous qui avons quitté Nazareth ; ce n’est pas l’heure de Dieu qui tarde, c’est nous qui ne l’attendons plus. Marie, à Nazareth, n’a pas d’autre projet que de laisser faire Dieu et de trouver grâce auprès de lui, à la louange de sa gloire ; et c’est pourquoi, même si le message de Dieu la bouleverse parce que l’irruption de son amour est toujours bouleversante, sa première réponse est déjà heureuse et soumise :

« Voici la servante du Seigneur, qu’il m’advienne selon ta parole. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec eux.

Dieu nous précède en toutes nos visites.

Dieu nous visite pour nous mettre en chemin.

Lc 1,39-45

Bienheureuse celle qui a cru

Deux femmes se saluent sur le seuil de la Nouvelle Alliance : l'une est vieillissante, l'autre encore toute jeune. Et à elles deux elles résument toute l'histoire sainte : derrière Élisabeth, toute ridée, se profilent de longs siècles de préparation, et Marie, rayonnante, sans tache ni ride, annonce l'Église de Jésus.

Elles ont en commun leur espérance et leur maternité, mais surtout le fait que leur maternité les engage tout entières dans le plan de Dieu, et que leurs deux enfants sont des enfants de l'impossible : Élisabeth était stérile, et Marie avait décidé de rester vierge.

Toutes deux témoignent dans leur chair que rien n'est impossible à Dieu ; mais quelle différence entre les deux bébés qu'elles portent ! L'un, par miracle, est le fils de Zacharie, l'autre, par miracle, est le propre Fils de Dieu. C'est pourtant Marie qui salue la première, elle la servante porteuse du Serviteur ; mais dès que le son de sa voix parvient à Élisabeth, celle-ci sent son enfant tressaillir dans son sein. Il n'y a là, en soi, rien d'extraordinaire pour une mère qui en est à son sixième mois, mais l'Esprit Saint, qui fait irruption en elle, lui dévoile la portée symbolique de ce mouvement de l'enfant *au moment même* de l'arrivée de Marie.

Élisabeth, dans un grand cri, annonce ce que l'Esprit vient de lui révéler, et son cri est une double bénédiction : « Bénie es-tu entre les femmes. Béni le fruit de ton sein ! » Elle a compris en un éclair, le temps d'un cri. Et tout de suite elle se situe à sa vraie place. Elle, l'ancienne, s'efface devant la jeune mère du

Messie :

« Comment m’est-il donné que vienne à moi la Mère de mon Seigneur ? » Et elle ajoute ensuite, en quelque sorte : « Mon enfant a compris avant moi, puisque, en moi, il a tressailli *d’allégresse* quand tu t’es approchée, porteuse du Messie ! »

Ainsi le face-à-face des deux mères ne fait que transcrire la rencontre invisible des deux enfants. Jésus revêt sa mère de sa dignité de reine ; Jean éveille sa mère à l’accueil du mystère des œuvres de Dieu. Et pour annoncer au monde que le malheur d’Ève est pour toujours chassé de la mémoire, l’Esprit Saint a voulu que le premier dialogue sur l’espérance du monde fût celui de deux femmes enceintes, images parfaites de l’attente du bonheur. C’est d’ailleurs sur cette note de bonheur que s’achève la salutation d’Élisabeth : « Bienheureuse celle qui a cru qu’il y aurait un accomplissement pour ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ! »

La béatitude de Marie s’enracine dans la foi, et Jésus lui-même le proclamera solennellement, le jour où une femme, dans la foule, élèvera la voix pour lui dire : « Bienheureuse la femme qui t’a porté et nourri ! » Jésus répondra en apportant la nuance essentielle : « Tu veux dire : la femme qui accueille la parole et qui la garde ! » (Lc 11,27-28)

C’est la béatitude de tous ceux qui ont bâti leur vie sur la promesse de Dieu.

Tous nous avons besoin que l’Église nous apporte sa certitude : il y aura un accomplissement pour ce qui a été dit de la part du Seigneur, et le Christ, invisiblement, est en train de grandir dans le monde, dans notre communauté, dans notre famille, et dans le cœur de tous ceux que Dieu nous a confiés.

Tout s’accomplira selon la promesse : le Christ est venu, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Messie que nous chantons à Noël est vraiment l'un de nous ; il a tenu à inaugurer son règne comme un petit enfant, et nous n'y entrerons qu'avec un cœur d'enfant. Le Christ a voulu venir à nous par la voie de l'enfance, pour contester le plus doucement possible la vieillerie qui nous sclérose. Il a refusé d'entrer en force dans le monde, parce qu'il voulait nous révéler la manière de Dieu. Il a vécu en Fils de Dieu nos journées d'hommes, tout ordinaires.

Ne le cherchons pas loin, ne le cherchons pas dans notre passé, au-delà des brumes de l'échec, ni dans notre enfance trop tôt disparue. Ne le cherchons pas ailleurs qu'en l'ordinaire : il est ici, et maintenant, pour nous. Il est né, il est au monde, Dieu avec nous, Emmanuel. Noël : le Fils de Dieu nous regarde, et son regard est un regard d'enfant.

Lc 2,1-14

Bethléem

La longue attente de l'Avent, après la longue attente de l'humanité sous l'Ancienne Alliance, débouche sur un signe, encore plus paradoxal que tous les silences de Dieu.

Ce que Dieu nous donne à voir, à entendre, à comprendre, c'est un Enfant, son Fils éternel fait enfant des hommes. Celui que les mondes ne peuvent contenir est blotti, bien au chaud, dans les bras d'une mère. Celui qui apporte la paix à l'univers n'a d'autre rempart que la tendresse d'une femme. Celui dont la parole va faire tourner l'histoire sur ses gonds vit présentement ce que le Père lui donne à vivre : l'existence d'un enfant.

Et dès les premières heures de ce bébé, dans la mangeoire de Bethléem, le mystère de l'Incarnation est là, saisissant, insaisissable. Le Verbe fait chair ne se dispense de rien, n'anticipe rien. Il ne fait pas semblant d'être enfant. Le Verbe de Dieu s'est vraiment voulu fragile, impuissant, démuni, en cette enfance qui est la sienne, sans cesser d'être le Maître de l'univers et le soleil des esprits.

Tout Dieu, totalement homme. Tout de Dieu et tout de l'homme, jusqu'aux traits de sa mère que l'on retrouve déjà dans sa frimousse.

La voilà manifestée, la grâce de Dieu « sauvante et éduquante », dit saint Paul ; et elle n'aura, ce soir et demain, et longtemps encore, pas d'autre manifestation que cet Enfant qui nous est donné, oui : *donné*, par le Père.

Et nous voici tout gauches devant ce berceau du Fils de Dieu. Nous regardons, surpris, ce signe de Dieu : « Vous trouverez un

nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire ».

Devant Jésus Enfant, bien des choses deviennent impensables et superflues…

Nous croyions être entrés pauvres dans la crèche, et voilà qu'il nous faut encore ouvrir les mains, décrisper les doigts, laisser tomber les richesses inutiles, les souvenirs encombrants, les projets alourdis d'impatience.

Il nous faut être là, ensemble, les mains ouvertes, heureux d'être appauvris, heureux de n'avoir rien à offrir que notre pauvreté et notre désir d'entrer à notre tour dans le vouloir du Père.

Si nous y consentons, si nous laissons faire Dieu, notre maison familiale, avec ses fidélités, ses solitudes et ses pesanteurs, notre maison communautaire, ni vraiment belle ni vraiment laide, peuvent devenir une crèche où Jésus se reconnaîtra.

Une chose peut lui plaire en nous, et que d'ailleurs il nous donnera lui-même, c'est que tous, autant que nous sommes, nous soyons ramenés par son enfance à notre enfance, par sa pauvreté à notre pauvreté, et par sa venue à l'exode qu'il a choisi pour nous. Parce qu'Il est venu, il nous est donné de repartir ; par la grâce de son commencement, il nous appelle au renouveau, quel que soit notre péché, quel que soit notre âge, et nous redit la promesse que nous lui avons faite de garder les mains vides et le cœur léger.

Oui, ouvrons les mains, et approchons-nous avec confiance de cette crèche qui est le trône de la Gloire. Le chant des anges nous invite à oser : « Paix sur la terre aux hommes que Dieu aime ! » Il s'agit simplement de se laisser aimer.

Marie, elle aussi, nous invite à la joie, à sa joie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 2,41-51

Être trouvé en Lui

Tout a commencé « selon la coutume ». Marie et Joseph avaient passé à Jérusalem les sept jours de la Pâque, et les pèlerins de Nazareth avaient entamé la longue marche du retour. Comme de coutume, Marie et Joseph faisaient confiance à Jésus et ils le croyaient dans la caravane.

Ils avaient fait leur devoir et ils repartaient, heureux de la joie de Jésus, désormais majeur selon la Loi. Mais ils vont connaître l'épreuve des justes : perdre Jésus sans avoir failli à la volonté de Dieu. Ils vont devoir le chercher sans avoir jamais rien fait pour le perdre. Et quand ils le retrouveront, dans un premier temps l'épreuve redoublera : ils découvriront que cette disparition de Jésus, si imprévisible, n'était pas un accident, ni le fruit d'une malveillance des pèlerins de Galilée. En le voyant, ni menacé ni inquiet, bien à son affaire parmi les docteurs du Temple, ils seront obligés de conclure, et rien ne pouvait leur faire plus mal : Jésus l'a fait exprès.

D'où la question, vraiment douloureuse, de Marie : « Mon enfant, pourquoi ? Pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois, ton père et moi nous te cherchions, tourmentés ! » « Pourquoi donc me cherchiez-vous, répond Jésus, ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? »

Ainsi le seul commentaire que Jésus ait donné de son geste prophétique d'émancipation du cadre familial, a été une parole plus mystérieuse encore, qui mettait Marie et Joseph en route pour un autre pèlerinage, le pèlerinage de la foi pure, qui allait mener la Mère de Jésus jusqu'au pied d'un gibet.

Ils savaient bien, ils savaient déjà, que Jésus était de Dieu ; c'était même le secret de leur foyer. Et Jésus fait appel à ce secret : « Ne saviez-vous pas ? » Mais il faut maintenant qu'ils aillent jusqu'au bout de leur foi, et de plus en plus, pour eux deux, accueillir la volonté de Dieu, entrer à leur tour dans les affaires de Dieu, ce sera pénétrer progressivement dans le mystère de Jésus.

Qu'il est déroutant, dans nos vies, ce mystère des choix de Dieu, ce mystère de Jésus !

Nous cheminons avec lui dans la paix, dans la certitude, ou, s'il s'éloigne un peu, nous nous sentons assurés de le retrouver à l'étape, « selon la coutume » ; et voilà qu'à certaines heures il se rend invisible, insensible, introuvable, et il nous faut le chercher « dans le tourment », avec des « pourquoi ? » qui encombrent notre cœur et notre prière.

À vrai dire, quand nous le perdons, nous ne sommes jamais sûrs de l'avoir bien gardé. Certes, « pour lui nous avons accepté de tout perdre, tout ce qui était pour nous des gains », des chances, des espoirs. Certes, « nous regardons tout cela comme déchets » (Ph 3,7) ; mais les déchets sont là, à portée de main, à portée de cœur, et nos yeux bien souvent y traînent. Ces déchets-là sont de l'or aux yeux du monde, et c'est ce que nous avions pour devenir quelqu'un.

Même lorsque, par une grâce très douce de l'Esprit, nous parvenons à décrisper nos mains et à lâcher nos richesses, bien des attaches demeurent, qui sont autant de points d'appui pour une justice qui vienne de nous.

Nous voudrions gérer notre vie spirituelle et programmer le don de nous-mêmes, et Dieu nous rappelle qu'il est lui-même l'origine, le commencement, et donc l'initiative.

Nous voudrions, comme seul dialogue, celui de notre liberté avec la liberté de Dieu, et Jésus veut pour nous un chemin d'Église et la médiation d'une communauté.

Nous aimerions retenir pour nous les instants de paix et de plénitude que l'Esprit nous ménage sur la voie étroite des Béatitudes ; et voilà que notre Compagnon et Seigneur nous remet sans cesse en exode et nous veut affairés aux affaires du Père.

Les années passent, les Pâques se succèdent qui auraient dû nous libérer, et une secrète courbure sur nous-mêmes alourdit notre désir de Dieu et nous empêche de garder les yeux tournés vers la gloire de Dieu pour le salut du monde. Jusqu'au jour, véritable tournant de la vie de foi, où l'Esprit Saint ne laisse plus en nous qu'un seul désir, qu'un seul visage, qu'un seul mot qui s'impose à notre cœur et qui s'y inscrit en lettres de joie, indélébiles : LUI, Jésus.

… pour Lui j'ai accepté de tout perdre,

… je veux le connaître, Lui,

… je veux le saisir, Lui, puisqu'il m'a saisi(e),

… Lui devenir conforme,

non plus seulement le trouver, mais être trouvé(e) en Lui, parce qu'il sera devenu le lieu, le seul lieu de mon bonheur.

C'est cela la véritable justice : *s'a-juster* à Dieu, à son projet d'amour. Cette justice-là ne se conquiert pas à la force du poignet ; on ne l'achète pas moyennant une impossible lucidité sur soi-même et sur les voies de Dieu : « elle vient de Dieu et s'appuie sur la foi », et donc sur un accueil du don de Dieu qu'est Jésus-Christ.

Cette justice-là, Dieu lui-même la donne, comme une robe de noces à mettre tous les jours, comme un joyau, signe sur nous de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce réflexe d’effacement même quand il verra Jésus choisir un style d’action tout différent du sien. Pour l’instant il se représente le Messie un peu à sa propre image : vannant le blé à la grande pelle et brûlant la menue paille dans un feu jamais éteint. En réalité ce Messie « plus fort que lui » mettra tous ses disciples à l’école de sa douceur.

Lc 4,1-13

Les tentations de Jésus

Les tentations de Jésus diffèrent des nôtres sur un point essentiel : lorsque nous sommes tentés, nous pauvres pécheurs, le péché trouve toujours en nous une secrète connivence, parce que notre liberté est blessée.

Pour Jésus, bien des projets, bien des choix, bien des solutions pouvaient se présenter à son intelligence ou traverser son imagination ; mais sa liberté d'homme était à ce point en harmonie avec le vouloir du Père qu'une révolte ou un refus étaient proprement impensables. En tout il s'est voulu semblable à nous ; en tout sauf le péché (He 4,15). C'est l'une des facettes de son mystère, du mystère de sa personne de Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme.

Conscients de ce mystère, respectueux de ce mystère, revenons au récit de notre évangile – reflet fidèle des grandes options de Jésus – pour mieux situer ces tentations dans la vie du Seigneur, dans la tradition d'Israël et dans notre vie de foi et d'espérance.

Dès le début de son ministère Jésus se trouve confronté aux forces du mal. Dès le début il a été victorieux ; il sera vainqueur également lors de l'assaut final, son agonie et sa Passion.

L'Évangile fait le lien entre ces deux extrémités. Nous lisons en effet, après la troisième tentation : « Ayant épuisé toute tentation possible, le tentateur s'éloigna de lui jusqu'au moment fixé », ce moment auquel Jésus fera allusion lorsqu'on viendra l'arrêter au jardin des Oliviers : « C'est maintenant votre heure ; c'est le pouvoir des ténèbres » (Lc 22,53).

Entre les tentations au désert et la tentation de Gethsémani, Jésus n'a cessé de combattre les forces du mal et de les vaincre

par ses guérisons et ses exorcismes ; et les trois tentations du désert renvoient à trois types d'action et d'influence que Jésus a refusés toute sa vie :

– « Ordonne à ces pierres de devenir des pains ! »,
… ce serait le messianisme de l'*abondance.*

– « Tu auras la gloire de tous les royaumes ! »,
… ce serait un messianisme de *puissance.*

– « Jette-toi en bas, les Anges te sauveront ! »,
… ce serait un messianisme de *prestige.*

Or, dans le projet de Dieu, la seule puissance de Jésus doit être le rayonnement de la vérité.

Ce récit des tentations était d'autant plus parlant à la première génération chrétienne qu'il évoquait les trois tentations d'Israël durant la marche au désert :

– les pierres à changer en pains évoquaient l'épisode de la manne (Ex 16) ;

– l'adoration réclamée par le tentateur renvoyait à l'apostasie du veau d'or (Ex 32) ;

– et la tentation de forcer la main à Dieu pour un miracle rappelait la révolte du peuple à l'oasis de Massa (Ex 17).

Les trois tentations que Jésus a écartées personnellement, en tant que Messie envoyé de Dieu, Israël les avait connues, collectivement, en tant que peuple témoin de Dieu. Et nous les retrouvons dans notre propre vie de baptisés, ces trois séductions de l'abondance, du pouvoir et du chantage à l'amour de Dieu.

Nous aimerions que notre foi nous assure la sécurité, que notre place de témoins du Christ dans le monde serve notre volonté de puissance, que Dieu nous « rattrape au vol » et soit une assurance sur la vie lorsque nous jouons avec le danger moral ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

frères ou de sœurs que l’on connaît trop bien. Il faudrait de l’inédit pour réveiller la curiosité ; il faudrait un langage surprenant pour traverser l’écran des préventions et des habitudes.

Or Dieu a décidé de s’exprimer dans le quotidien, et son Fils parlait en Galilée le patois galiléen, la langue de tous les jours. Il y avait à Nazareth un prophète pour les Nazaréens ; il était venu chez les siens, et les siens ne l’ont pas reçu (Jn 1,11).

Aujourd’hui, puisque l’Esprit Paraclet nous donne d’écouter la voix de Jésus et nous remémore lui-même ses paroles de vie, « ne fermons pas notre cœur, comme au désert », comme à Nazareth. Laissons Jésus prophète faire de nous ses témoins.

Lc 4,31-37

Je sais qui tu es, le Saint de Dieu !

De nouveau l'évangile de Luc nous replace devant le mystère de la parole de Jésus qui subjugue l'intelligence des croyants et qui chasse les esprits mauvais.

Au temps de Jésus les commentateurs de la Loi aimaient à se retrancher derrière l'autorité des rabbis célèbres du temps passé, quitte à souligner leurs divergences : « Rabbi Untel a dit ceci… mais Rabbi Tel autre a dit cela ». Jésus, lui, ne se réfère qu'à lui-même : « Moi, je vous dis… » Cela rendait un son assez neuf dans les synagogues où Jésus prêchait. Avec lui on se sentait sur un terrain solide, et l'Écriture redevenait vivante et actuelle.

Aujourd'hui encore cette puissance de la parole de Jésus surprend toute communauté qui décide de l'écouter et de se laisser mesurer par elle. Quand Jésus parle dans la liturgie ou dans le secret de l'oraison, sa parole pénètre d'emblée plus profond que toutes nos théories, tous nos systèmes et toutes nos dissensions. On peut contester une théologie, on peut opposer deux penseurs et les renvoyer dos à dos, rabbi contre rabbi ; mais les paroles de Jésus sont celles qu'il a entendues auprès du Père, et elles sont solides comme l'éternité.

Beaucoup de problèmes et de situations peuvent être abordés sous des angles différents, et jugés diversement, sans que la loyauté ni l'amitié ne soient en cause. C'est le cas bien souvent en communauté : Rabbi Un(e) tel (le) dit ceci, Rabbi Tel (le) autre dit cela ; allez savoir qui a raison ! Mais quand Jésus a parlé, quand Jésus surgit au milieu de nous et reprend, d'eucharistie en eucharistie, d'office en office, les mêmes paroles exigeantes et douces, il n'y a plus qu'à répondre, ou à se

taire pour écouter.

Cette même parole du Christ garde, aujourd'hui encore, le pouvoir d'écarter les forces du mal. Elles sont parfois, de nos jours, difficiles à discerner, mais l'Évangile peut nous y aider, en nous fournissant au moins un critère assez sûr.

On pourrait le formuler comme un paradoxe : les forces du mal poussent l'homme à la fois à la lucidité et au refus.

Lucidité effrayante du possédé, dans la synagogue de Capharnaüm, quand, avant tout le monde, il nomme le Messie :

« Je sais qui tu es : le Saint de Dieu ! » Mais cette lumière est mise au service d'un non définitif : « Ah ! de quoi te mêles-tu, Jésus de Nazareth ! Tu es venu pour nous perdre ! »

Ce sont bien ces forces du mal qui travaillent notre cœur, sournoisement, lorsque, ayant rencontré la lumière de l'Évangile de Jésus et percevant en nous l'appel du Saint de Dieu à un nouvel héroïsme, à une nouvelle force, à une nouvelle douceur, nous détournons les yeux ou nous retardons indéfiniment le moment de la soumission, du sourire, du pardon, ou simplement l'entrée dans un vrai silence contemplatif.

« Ah ! de quoi viens-tu te mêler, Jésus de Nazareth ? Pourquoi viens-tu décaper mes illusions, pourquoi viens-tu secouer mon inertie, ma vie inauthentique, mon attachement aux choses, ou aux choix que je pose ?

Je sais que tu as raison ; je sais que ta lumière sera toujours victorieuse, mais laisse-moi ! Laisse-moi stagner dans ma tristesse, dans ma solitude ; laisse-moi dans mon refus ! »

Mais Jésus ne nous laisse pas, et c'est sa patience qui nous sauve, en nous donnant le temps de retrouver pour lui le meilleur de nous-mêmes.

Heureuse ténacité du Pasteur,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 5,33-39

Vieux habits et vin nouveau

Les choses vieillissent plus ou moins bien, et la sagesse, souvent, consiste à s'en accommoder. C'est cette sagesse que Jésus ressaisit et transpose, dans ses deux paraboles, pour ouvrir le cœur des disciples à la nouveauté de son Évangile.

Les vêtements vieillissent mal.

Même si l'on en prend soin, vient le moment où ils se lustrent, se trouent, puis s'effilochent. On ne peut que les repriser plusieurs fois, puis, quand on les a usés raisonnablement, on en change, veste pour veste, pull pour pull, sans faire de détail. Il serait désastreux de tailler des pièces dans un vêtement neuf pour les recoudre sur un vieux : à la première lessive, les déchirures seraient irrémédiables.

C'est pourquoi ni Jésus ni sa communauté n'ont tenté de découper des morceaux d'évangile pour rajeunir et sauver des interprétations de la Loi totalement incompatibles avec l'Alliance Nouvelle.

De même il ne peut être question, dans les communautés chrétiennes, de sacrifier des forces de renouveau pour prolonger artificiellement des expériences qui ont fait leur temps ou des formules d'action que la vie a désertées ; sinon les communautés iront de tensions en déchirures, et l'on aura hypothéqué gravement l'avenir de la mission.

La même sagesse spirituelle doit prévaloir dans la vie spirituelle de chacun. Il faut savoir jeter, éliminer, remplacer des réflexes qui nous sclérosent, des options qui nous fixent sur la médiocrité, des structures mentales qui nous détournent de

l'Évangile, car dans ces domaines les compromis arrachent toujours le tissu de la fidélité.

Le vin lui, vieillit bien, s'il est de qualité.

Plus il est vieux, meilleur il est. On sait toujours quoi faire du vin vieux, et le conserver n'est pas un problème. Les problèmes apparaissent, au contraire, tous les ans, avec le vin nouveau. Les vieilles outres ne résisteraient pas à la pression : si l'on veut garder du vin nouveau, il faut investir dans des outres nouvelles.

Et quand on a à la fois vin nouveau et outres neuves, on n'a encore qu'une espérance de bon vin, car c'est le vin vieux qui est bon, et il y faut du temps, de la patience et de l'amour.

Une double sagesse est donc requise du vigneron : ne pas minimiser la force du vin nouveau ; savoir attendre qu'il tienne ses promesses.

Quant à nous, qui recueillons directement de Jésus le vin nouveau de l'Évangile, un discernement plus délicat encore nous est demandé. Quelles outres allons-nous présenter au Seigneur ? Si les outres de nos vendanges passées ont pris de l'âge, n'est-ce pas lui seul qui pourra nous fournir des outres nouvelles, dignes de son vin ? Et maintenant que le Christ nous donne à la fois son Évangile et un cœur nouveau, rajeuni par sa miséricorde, saurons-nous, comme Dieu, travailler avec le temps ?

Certes l'Évangile, depuis le premier jour, est « force de salut pour tout croyant » (Rm 1,16) ; mais le bon vin, au goût de Dieu, c'est l'Évangile qui a vieilli dans un cœur.

Lc 6,1-5

Les épis arrachés

Dans le Temple de Jérusalem on déposait, chaque sabbat, douze pains de fleur de farine, en deux rangées de six, sur la table d'or, devant YHWH. Seuls les prêtres, fils d'Aaron, pouvaient les manger, chaque semaine, dans un lieu sacré (Dt 24,9). David, poussé par la nécessité, n'avait pas craint de prendre ces pains et de les distribuer à ses compagnons (1S 21,6).

Quant aux épis, objet de la critique des Pharisiens, la Loi à leur propos n'était pas exigeante. Le Deutéronome stipulait seulement : « Si tu traverses les moissons de ton prochain, tu pourras arracher des épis avec la main, mais tu ne porteras pas la faucille sur la moisson de ton prochain » (Dt 23,26).

L'unique tort des disciples était donc de faire le jour du sabbat ce qui était permis en semaine. Seuls, d'ailleurs, les Pharisiens y trouvaient à redire, parce que, à leurs yeux, froisser des épis était un travail répréhensible le jour du sabbat.

Jésus ne pouvait admettre le pouvoir que s'arrogeaient les Pharisiens de faire la loi sous couleur de la commenter. C'est pourquoi il répond lui-même à la question posée aux disciples.

Dans un premier temps, il fait mine de s'abriter derrière le précédent de David : on ne fait pas grief au roi d'avoir mangé les douze pains de la maison de Dieu ; pourquoi reprocher aux disciples les quelques grains qu'ils ont mastiqués ?

Puis Jésus prend de la hauteur et répond sur le fond des choses : David s'était senti libre par rapport à une règle édictée par les prêtres ; le Fils de l'Homme se déclare libre devant le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que le Règne de Dieu est à vous », parce que votre richesse est ce règne de l'amour qui s'accomplit en vous.

Jésus ne dit pas : « heureuse la misère », car la misère est un mal qu'il nous demande d'éliminer ; mais bien plutôt : « heureuse la pauvreté » qui ouvre le cœur aux dons de Dieu. Celle-là, et celle-là seule, est source de vraie joie.

« Malheureux, vous qui êtes repus maintenant, parce que vous aurez faim ». Malheureux effectivement, et il le dit lui-même, celui qui se repaît avec tant d'avidité de ce que la vie peut offrir qu'il n'a plus faim de Dieu. Parce qu'il se contente de l'immédiat et qu'il se laisse remplir des choses qu'il fait, qu'il possède ou qu'il convoite, il ouvre en lui-même comme un puits sans fond ; une faim le tenaille à tout moment où il rentre en lui-même, la faim d'une vie authentique, ouverte, généreuse.

« Heureux, au contraire, vous qui avez faim maintenant » de ce que Dieu donne, car lui-même vous rassasiera.

Malheureux sommes-nous, et nous le sentons bien, lorsque nous nous installons dans la facilité ou l'égoïsme, sans rien de profond qui nous passionne et nous motive, car nous nous retrouverons seuls, sans horizon ni amitié, quand l'épreuve nous visitera.

Heureux, au contraire, si nous savons pleurer avec ceux qui pleurent, car nous rirons dans la lumière de Dieu quand le sourire de Dieu aura triomphé de toutes nos peurs ; et nous goûterons auprès de lui la joie des cœurs libres, la joie de ceux qui aiment et qui se savent aimés.

Malheureux sommes-nous, quand nous devenons les prophètes du laisser-aller, quand nous tournons le dos aux exigences du Royaume ou que nous dérivons « à tout vent de doctrine » (Ep 4,14) par crainte de nous affirmer croyants.

Heureux, bienheureux, en revanche, si à cause de Jésus il nous

arrive d’être détestés, écartés, rejetés. Si vraiment c’est à cause du Christ que l’épreuve traverse notre existence et que l’insécurité commence à nous menacer, « bondissons de joie » : c’est que Jésus nous appelle à son destin de prophète. Et ce que nous n’aurons pas glané aux champs de ce monde comme réussite ou comme crédit, comme renommée ou comme joies faciles, nous attendra auprès de Dieu, comme la récompense qu’il nous réserve.

Heureux, malheureux, nous sommes tout cela à la fois ; mais chacune de nos misères n’est que l’envers d’une Béatitude que Jésus nous offre. Il suffit pour la recevoir de remettre notre cœur à l’endroit.

Lc 6,27-35

L’amour des ennemis

Dans son Discours sur la Montagne, aussitôt après les Béatitudes, Jésus nous livre tout un enseignement sur l’amour-charité, et spécialement sur l’amour des ennemis : ennemis personnels ou ennemis du groupe auquel on appartient. Et il précise ce qu’il entend par aimer ses ennemis. Cela va très loin, et pourtant cela tient en trois mots :

– faire du bien à ceux qui nous haïssent,

– souhaiter du bien à ceux qui nous maudissent,

– prier pour ceux qui nous maltraitent, c’est-à-dire parler d’eux avec Dieu qui les aime eux aussi, qui a pour eux des trésors de patience et toujours un petit bout de soleil.

Puis Jésus, après ces consignes sur l’amour sans frontières, en vient à parler de la non-violence, de la joue qu’il faut tendre, du manteau qu’il faut laisser prendre et des deux mille pas qu’il faut faire, c’est-à-dire du quart d’heure qu’il faut accepter de perdre avec un homme dans la joie ou la peine, avec ses frères et sœurs en communauté, sous le regard de Jésus.

Là les difficultés redoublent. Volontiers nous dirions : « Ce n’est pas réaliste ! », et nous sommes tentés de repasser après Jésus pour préciser, mettre en place ou relativiser son message paradoxal. Instinctivement nous nuançons : « Cela dépend des circonstances… Il faut voir dans chaque cas ! ». Et c’est vrai en un sens ; mais Jésus ne vend pas son Évangile au détail ni au rabais : c’est un nouveau style de vie qu’il veut inculquer, un nouveau regard sur la vie, les événements, les personnes et sur Dieu même.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 7,1-10

Le centurion de Capharnaüm

C’était vraiment un Romain pas ordinaire : un occupant qui se souciait de bâtir une synagogue, un officier malheureux de voir souffrir un esclave ! Et comme c’est le cas souvent pour les hommes au cœur droit, c’est sa charité qui l’a mis sur le chemin de la foi.

Sa première idée a été d’amener Jésus jusqu’au malade. L’Évangile le dit clairement : « Il lui envoya quelques notables juifs pour le prier de venir afin de sauver l’esclave ». Puis, dans un deuxième temps, alors que Jésus déjà s’approche de la maison, le centurion s’effraie de l’honneur que Jésus va lui faire, et il envoie des amis, cette fois, pour dire à Jésus : « Ne prends pas cette peine ! ». Ce qui revient à dire : « Sauve-le sans venir ; sauve-le de là-bas où tu es ! »

Quelle lutte magnifique dans le cœur de cet homme : il veut voir Jésus et il a besoin de lui, mais il se sent indigne, et par loyauté il se dérobe. Il fait venir Jésus, et il prend de la distance, comme s’il ne pouvait rencontrer le Sauveur que par notables ou amis interposés.

Mais cette distance que crée son humilité n’arrêtera pas le pouvoir de Jésus ni son amour. Le centurion le sait, il le croit de toutes ses forces, et il le fait dire à Jésus par ses amis : « Tu n’as qu’à parler, et la maladie va t’obéir ! Dis seulement un mot, et ce sera un ordre de guérison : seulement un mot, et ce sera fait ! »

La réponse de Jésus est une merveille de délicatesse.

D’abord il ne fait pas un pas de plus. Il n’ira pas chez ce Romain dont pourtant il admire la foi, justement pour laisser à

la foi toute sa grandeur et pour respecter l'humilité du centurion. Et non seulement Jésus n'avance pas vers la maison, mais il ne prononce même pas la parole attendue ; il ne dit même pas : « La foi de cet homme a sauvé le garçon », parce que le centurion n'est pas là pour entendre lui-même la parole qui sauve.

Jésus n'avance plus ; il se retourne même vers la foule, pour lui dire, à elle, ce qu'il aurait aimé dire à cet homme : « Même en Israël je n'ai pas trouvé une telle foi ! »

Même au Carmel Jésus ne trouve pas toujours cette audace dans la foi. Il rencontre souvent en nous des réflexes d'humilité, la certitude que nous ne valons pas son dérangement, mais pas toujours la certitude heureuse, joyeuse, qu'il peut tout faire en nous sans même se déranger, et que pour lui « il n'y a pas de distance » (Élisabeth de la Trinité, L 55)). De là où il est, de la gloire qu'il habite, il peut nous guérir et veut nous sauver. Il lui suffit d'un mot, mais ce mot, que nous n'entendons pas, nous avons à croire qu'il le dit.

Le centurion était certain que Jésus le dirait. Les envoyés ne l'ont pas entendu, mais Jésus, à l'insu de tous, a bien donné son ordre puisque, « de retour à la maison, les envoyés ont trouvé l'esclave en bonne santé ».

Il suffit au Seigneur d'une parole, d'une parole créatrice, pour sauver chacun de ceux que nous portons dans le cœur. Mais le malade, c'est nous aussi ; et l'Église, toujours réaliste dans sa liturgie, retourne pour une fois la parole de Jésus et nous fait dire pour nous-mêmes, à chaque Eucharistie, comme un acte de foi plein de douceur :

« Dis seulement une parole et *je* serai guéri ! »

Lc 7,11-17

Le jeune homme de Naïn

Très souvent, dans les Évangiles, les miracles opérés par Jésus sont entourés de tout un contexte pédagogique, et Jésus prend soin d'éveiller lui-même la foi chez ceux qu'il va guérir.

Ici rien de tel : aucun dialogue préalable, ni avec le mort, bien sûr, ni avec sa mère ; aucune explication sur la portée de son geste, et ce que le récit met en relief, c'est l'initiative inconditionnelle prise par Jésus.

La femme de Naïn ne demandait rien. Près de la mort, on n'a rien à demander. Elle touchait le fond du malheur, elle prenait la mesure de sa solitude en suivant la civière ; et au milieu de tous ces gens qui l'accompagnaient avec sympathie elle se sentait, paradoxalement, plus seule que jamais. Pourquoi Jésus a-t-il ramené de la mort le jeune homme ? L'Évangile nous le dit clairement : parce qu'il a eu pitié de sa mère, parce qu'il ne voulait plus la voir pleurer, parce qu'il a voulu lui rendre son fils. « Ne pleure plus ! » : toute la tendresse de Jésus pour les hommes passe dans ces trois mots.

Puis tout se déroule très simplement, comme s'il s'agissait de gestes ordinaires. Jésus arrête la civière et relève le jeune homme. Alors le garçon parle ; et c'est le signe qu'il vit vraiment, qu'il a repris place dans le réseau d'affection et d'amitié où il s'épanouissait avant la mort.

Ce qu'il y a de plus saisissant dans un miracle comme celui-là, c'est justement que la puissance de Dieu fait irruption dans l'ordinaire de la vie, que la merveille s'accomplit sans faire appel au merveilleux. Vivre et faire vivre, c'est toujours l'ordinaire pour Dieu ; et lorsque Jésus, à Naïn, efface

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 8,4-15

Le semeur

La semence, c’est la parole de Dieu : toujours saine, toujours adaptée au cœur de l’homme, toujours riche de promesses. Il n’y en a pas de meilleure : Dieu lui-même l’a sélectionnée.

Si donc les fruits ne viennent pas, ce ne sera pas la faute de la semence, mais la faute du terrain. On pourrait objecter : « Pour le terrain, on a de la chance ou on n’en a pas ! Que voulez-vous, moi je suis de la rocaille, je n’y peux rien ! »

Or nous y pouvons quelque chose, et c’est justement cela que Jésus veut nous faire saisir dans sa parabole. Personne n’est victime d’un fatalisme : les terrains ne sont pas distribués à la loterie, car ce ne sont pas des terrains que nous avons, mais des terrains que nous sommes, ou que nous devenons.

Quel terrain sommes-nous ? Regardons ce que produit en nous la parole de Dieu.

Parfois nous l’accueillons dans la région la moins apaisée de notre être. Elle n’est alors qu’une information parmi d’autres, une curiosité parmi beaucoup d’autres encore plus attirantes. Elle tombe en nous à l’endroit où passent et repassent les impressions, les réactions superficielles, les rêves et les velléités. Négligée, piétinée, écrasée, la parole ne germera jamais, ou bien l’Ennemi, grain par grain, insensiblement, viendra nous l’ôter. Elle semblera banale, puis lassante, puis superflue… puis plus rien : plus un grain de parole dans le cœur, plus un réflexe évangélique dans la vie, plus un moment de véritable écoute en équipe, en foyer ou en communauté.

Parfois la parole germe bien et vite. C’est le premier

émerveillement devant les Psaumes, les Paraboles, le Sermon sur la montagne, c'est la découverte de saint Luc, le coup de foudre pour l'épître aux Colossiens. Mais très vite l'enthousiasme retombe, parce que sous la première couche, trompeuse, qui accueille le grain, le terrain est dur : l'intelligence regimbe, ergote, demande à voir, compare les suggestions discrètes de l'Écriture aux évidences plus faciles des autres connaissances. Ou bien c'est le cœur qui est dur, qui se raidit quand viennent l'effort ou le sacrifice, qui refuse la fidélité, la constance, l'enracinement. Après la joie du début, c'est la frustration, puis l'aigreur, l'agressivité parfois, contre cette parole qui ordonne en même temps qu'elle promet.

D'autres fois notre accueil est bon et sincère, et la parole de Dieu trouve une certaine résonance au profond de nous-mêmes ; mais elle n'est pas seule à grandir en nous, et d'autres voix sont admises qui couvrent celle de Jésus. On a semé du bon blé ; on a commencé loyalement à écouter le Maître, et l'on tend l'oreille aux voix du refus. La parole devait nous rendre libres, mais elle est étouffée par les ronces qui foisonnent.

Et Jésus d'énumérer nos herbes folles :

– les plaisirs de la vie, qui occupent parfois tout le champ du désir ;

– les richesses : c'est une herbe qui repousse toujours et qui peut devenir le véritable chiendent du cœur, car on veut toujours refermer les mains sur quelque chose ou sur quelqu'un ;

– les soucis : c'est une graminée qui vient aussi bien dans le monde que dans les cloîtres, et qui pousse en toute saison. Souci des choses à faire, des choses qu'on rêve, de l'avenir qu'on ignore ou qu'on redoute. Souci du passé qu'il faut intégrer courageusement dans l'aujourd'hui de la mission.

Si la parole de Jésus ne lève pas en nous, ne s'épanouit pas,

peut-être nous résignons-nous trop vite à la laisser s’asphyxier.

Il y a, heureusement, en nous de la bonne terre, retournée, convertie depuis longtemps, le bon terreau épais qui a recueilli toutes nos feuilles mortes.

C’est la région de notre cœur et de notre vie qui reste sans cesse en attente de la parole, de la volonté aimante de Dieu. Et Jésus la décrit en trois mots :

– droiture dans l’écoute,

– accueil actif de ce qui vient de Dieu,

– constance dans l’effort de conversion.

Trois qualités d’une vie généreuse. Trois secrets du bonheur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bonne nouvelle pour les uns, occasion de raidissement pour les autres : la parole des disciples sera signe de contradiction comme celle du Maître ; et aussi longtemps que l'Évangile sera prêché au nom de Jésus, chaque homme devra signifier librement s'il accepte ou repousse son offre de miséricorde, s'il veut ou non être guéri, s'il prend ou non le chemin de l'amour.

De la part de Dieu, en tout cas, l'offre est généreuse. Dieu veut sauver, Dieu veut guérir, Dieu n'a pour nous que des pensées de paix et une bonne nouvelle. Mais c'est à nous de saisir le bonheur quand Jésus nous l'apporte.

Lc 9,7-9

Hérode cherchait à le voir

Visiblement Hérode était intrigué par Jésus et par sa popularité grandissante. Il avait du mal à le situer, d'autant plus qu'autour de lui tout le monde voyait dans le Nazaréen un personnage du passé venu réveiller Israël, soit Élie, soit l'un des autres prophètes, soit même Jean-Baptiste qui venait d'être décapité.

Mais Hérode, lui, se posait la vraie question : « Quel est-il, celui dont j'entends dire de pareilles choses ? » Et il cherchait à le voir.

Pourquoi ?

Saint Luc nous donne la réponse, non pas dans ce contexte, mais au cœur du récit de la Passion (23,8-12). Pilate, pour se débarrasser de l'affaire gênante du galiléen Jésus, croit avoir trouvé un moyen élégant : puisque Jésus est de la juridiction d'Hérode et qu'Hérode se trouve à Jérusalem, Jésus sera conduit chez le prince pour être jugé.

« À la vue de Jésus, écrit saint Luc, Hérode fut tout joyeux. Depuis longtemps, en effet, il désirait le voir, pour ce qu'il entendait dire de lui ; et il espérait lui voir faire un miracle. »

Ainsi le désir de voir Jésus, inspiré d'abord par une question authentique sur sa personne et son œuvre, était vite retombé au niveau d'une banale curiosité. Sur ce point Hérode allait être frustré, car Jésus ne lui répondit rien, si bien qu'Hérode, après l'avoir, avec ses gardes, traité avec mépris et bafoué, le revêtit d'un manteau magnifique et le renvoya à Pilate.

C'est un peu l'histoire, toutes proportions gardées, de nos propres ambiguïtés dans la recherche de Jésus et de la retombée

de nos désirs.

Jésus nous a fascinés, appelés, conquis, et pendant des années nous avons cherché à cerner son visage, à saisir le sens de son message et de son sacrifice. Puis un jour une occasion inouïe nous est donnée de rencontrer Jésus, mais c'est Jésus contesté, méconnu, pourchassé, et déjà condamné par les hommes, le Jésus douloureux dont la rencontre a changé la vie de Thérèse d'Avila, au carême de 1554 (*Vie*, chap. 9). Ce pourrait être un sommet de notre amitié avec lui, dans le vrai silence adorant ; ce pourrait être une découverte émerveillée de son évangile et de son amour. Au lieu de cela nous quêtons, comme Hérode, des miracles, de l'immédiat ; non pas du sensationnel, certes, mais des bienfaits à notre mesure et à notre service.

Comme Hérode, « nous cherchons à le voir », mais nous avons du mal à l'écouter. Nous ne l'accueillons pas au niveau de sa Passion et de son sacrifice, de son passage pascal et de sa volonté universelle de salut ; nous n'engageons pas toutes nos forces à ses côtés dans le procès que lui intente le monde du refus ; et au moment même où Jésus vient nous offrir de le rejoindre dans son mystère de mort pour la vie, nous lui faisons attendre notre conversion personnelle et fraternelle.

Alors, parce que nous parlons trop, comme Hérode, Jésus ne répond rien ; car toute sa réponse est déjà dans sa patience et sa Passion, dans ses souffrances assumées pour le salut du monde. Son message ultime, son testament spirituel, c'est le don de lui-même dont l'Église fait mémoire à chaque Eucharistie :

> « Ceci est mon corps livré pour vous. »
>
> « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang versé pour vous. » (22,20)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 9,28-36

Ta Face, Seigneur, que je cherche

Le visage de Jésus, la Face de Jésus, personne depuis bientôt deux mille ans n'en a revu les traits, personne n'a pu l'imaginer ni la peindre avec certitude, car cette Face de Jésus, vrai homme et vrai Dieu, ne se dessine qu'en traits de parole.

Or la parole de Dieu ne nous fixe jamais devant une image unique de la Face de Jésus : elle nous offre trois images, qui tantôt se fondent et tantôt se distinguent, trois images qui se renvoient l'une à l'autre, comme pour nous dire : « Il est vivant, celui que tu cherches ; il est mystère, celui que tu aimes, et tu ne le trouveras qu'en cheminant ».

La première image, celle qui a fasciné et qui fascine encore tous les amis du Seigneur, c'est *la Face douloureuse* de Jésus.

Devant cette face de condamné, de crucifié, de mourant, on ne peut s'arrêter que si l'on aime, car la souffrance n'est jamais belle. Jésus mourant n'avait « ni prestance ni éclat, ni apparence qui le fasse apprécier », et Isaïe décrit le Messie souffrant comme un homme de douleur, méprisé, abandonné des hommes, devant qui on détourne le regard (Is 53), en pensant : « Je ne veux pas voir cela ; je ne veux pas voir un homme souffrir à ce point ».

Dans la Passion de Jésus, seul l'amour est splendide. Tout le reste est violence, haine et trahison. Et si la Face douloureuse de Jésus est finalement si belle, si noble, si attirante, pour nous les croyants, spécialement aux heures de souffrance et d'angoisse, c'est parce qu'elle nous dit, qu'elle nous crie ou nous murmure un amour qui est allé jusqu'à l'extrême, un amour qui a su traverser la mort.

La deuxième image de Jésus, la deuxième sainte Face, c'est celle que Pierre, Jacques et Jean ont aperçue un instant le jour de la *Transfiguration.*

Jésus avait gravi avec eux la montagne pour prier, pour rencontrer intensément le Père dans le silence et dans un dialogue confiant et filial. « Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage changea, et son vêtement devint d'une blancheur éclatante ».

Les disciples ont vu cette Face de Jésus transfigurée dans la prière, transfigurée par la prière. Rien ne les préparait à cette révélation, à ce dévoilement inattendu du mystère de Jésus Fils de Dieu ; ils étaient même « appesantis de sommeil » ; mais « demeurés quand même éveillés, ils virent sa gloire ».

Rien ne nous prédispose, nous non plus, à ces moments de pure grâce où nous devinons la gloire de Dieu affleurant un instant sur le visage de Jésus. Plus encore que Pierre et les autres, nous arrivons sur la montagne appesantis de sommeil. Ce sommeil, nous le connaissons bien, même après dix, vingt ou quarante ans de route évangélique : – sommeil de notre foi trop habituée aux merveilles de Dieu, – assoupissement de notre espérance, trop vite lassée, trop vite blasée, trop vite résignée, – somnolence de notre amour fraternel, lorsque nous nous arrêtons à mi-pente d'un véritable dialogue, lorsque nous posons des conditions au don de nous-mêmes, lorsque nous nous redonnons le droit d'avoir des droits.

Le sommeil nous guette : c'est la gloire de Dieu qui nous tient éveillés, « tout éveillés dans notre foi ». Le seul antidote à l'appesantissement de notre amour, c'est de vivre toute notre existence comme un moment de surprise, de nous laisser surprendre à longueur de vie par la gloire de Jésus, et d'entrer humblement, pauvrement, dans sa lumière transfigurante.

Et ceci nous amène à contempler un troisième aspect de la Face très sainte de Jésus : la *Face glorieuse* du Seigneur ressuscité. Car la Transfiguration sur la montagne n'a été que fugitive. Elle annonçait la gloire définitive du Seigneur, et c'est cette gloire-là, la gloire de l'Alliance nouvelle et éternelle, que nous guettons dès l'aube sur la Face de Jésus : « Ressuscités avec le Christ, nous recherchons les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu » (Col 3,1).

De là où nous sommes, nous regardons Jésus là où il est. Et parce que notre amour le rejoint là où il est, notre vie « demeure cachée en Dieu, avec le Christ » (Col 3,3). Notre vie est cachée à nos yeux, et c'est pourquoi la foi nous reste difficile ; mais notre vie est en Dieu avec le Christ ; et là, en Dieu, avec le Christ, devant la Face du Christ, se poursuit en nous l'œuvre du Père, qui est à la fois illumination et métamorphose.

Illumination, car Dieu, qui est lumière en lui-même, se fait lumière pour nous : « Le Dieu qui a dit : "Que des ténèbres resplendisse la lumière" est celui qui a resplendi dans nos cœurs » (2Co 4,6). Et pourquoi cet éclairage de notre cœur ? « Pour y faire briller la connaissance de la gloire de Dieu qui rayonne sur la Face du Christ ». Ainsi c'est la lumière de Dieu lui-même qui pour nous et en nous éclaire la sainte Face de Jésus.

Et en illuminant ainsi de sa propre gloire le Visage du Ressuscité, Dieu le Père nous *transfigure*, nous qui regardons et chantons dans l'Esprit cette gloire :

> « Nous tous qui, à visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur (Jésus), nous sommes *transformés* en cette même image, allant de gloire en gloire. »
>
> (2Co 3,18)

*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et Dieu, encore aujourd'hui, en chaque aujourd'hui, met sa joie à répondre, mais toujours à l'heure que Lui a choisie.

« Priez **donc** »

Les ouvriers sont peu nombreux, *donc* priez. Priez parce qu'on manque de bras, parce qu'il y a pénurie.

Mais qui parle ici de manque, de pénurie ? – C'est Jésus lui-même, qui choisissait et appelait ! Qui se soucie des volontaires que Dieu va appeler ? – Jésus lui-même, qui vient d'envoyer devant lui, deux par deux, soixante-douze disciples ! Au moment même où il envoie, Jésus constate que les ouvriers sont peu nombreux !

Si donc Jésus Messie, de son vivant sur terre, a perçu le manque, c'est que ce manque de bras durera aussi longtemps que la mission de l'Église. L'Église, son Église, n'a donc pas à s'étonner ni à désespérer devant la pénurie, car la disproportion entre l'immensité du travail et le petit nombre d'hommes et de femmes disponibles dure depuis le temps de Jésus et durera jusqu'à sa venue en gloire.

Jusqu'à la Parousie l'Église, pour la moisson de Dieu, sera en manque d'ouvriers et d'ouvrières ; jusqu'au dernier jour de la mission, l'Église priera en situation de pénurie. Il faut donc nous installer durablement dans la prière, dans l'imploration et dans la confiance ; il faut nous préparer à demander à longueur de vie.

Ainsi, la prière pour les vocations ne sera pas seulement un moment ponctuel, un réveil saisonnier, mais une dimension de notre prière en Église, une pente de notre intercession communautaire.

« Priez **le Maître de la moisson** »

Voilà le formidable optimisme que Jésus lègue à sa communauté ! Il ne dit pas : « Priez le Maître des labours », ni

même : « le Maître des semailles », mais bien : « le Maître de la moisson ». Les ouvriers et ouvrières du Seigneur ont parfois et même souvent l'impression que le monde est à l'abandon, que des secteurs entiers de la mission retournent en friche. En réalité, là où nous voyons des herbes folles, Dieu voit déjà la moisson qui lève. Pour Jésus également, pour Jésus missionnaire en Samarie, « déjà les champs étaient blancs pour la moisson » (Jn 4,35).

Quant à nous, jusqu'au dernier jour de la moisson, de cette moisson déjà sur pied, nous entrons dans la réussite de Dieu, dans son travail d'engrangement, et donc dans sa joie de semeur.

Et parce que nous partageons déjà avec lui l'enthousiasme de la récolte, c'est à nous de lui réclamer un supplément de bras, un regain de cœur à l'ouvrage.

> « Il les envoya deux par deux, et il leur dit : "Priez ! " »

Ceux qui sont envoyés sont aussi ceux qui prient pour la relève.

Ceux qui prient sont déjà envoyés ; ils sont la preuve vivante que Dieu exauce toujours.

Lc 10,1-9

Il les envoya deux par deux

Parmi les consignes de mission que Jésus donne à ses disciples, il en est deux qui rejoignent le cœur de notre vie journalière.

La première est celle-là même qui ouvre le discours de Jésus, celle qui sans doute lui tenait le plus à cœur : « Priez le maître de la moisson ».

Lorsque nous pensons aux besoins de l'Église, au petit nombre des ouvriers et des ouvrières, à la crise des vocations, qui est quasi générale maintenant dans l'hémisphère nord, trop souvent notre prière reste timide, et parfois même pessimiste. Nous demandons l'aide de Dieu, mais en nous résignant au pire. Or, si nous croyons vraiment à la puissance de notre Père, à la présence de l'Esprit qui souffle où il veut, nous ne pouvons pas prier comme des lutteurs découragés, comme des gens battus d'avance.

Jésus ne nous dit pas de prier dans l'attente d'une catastrophe, mais parce que la moisson n'a jamais été aussi belle, qu'elle lève de partout, et qu'il faut chaque jour un supplément de bras et de cœur à l'ouvrage.

Dieu sait ce qu'il a semé, et il connaît bien le rendement de ses champs. Ce serait lui faire injure que de ne pas regarder comme lui l'avenir avec confiance, car Dieu ignore la défaite, et son Fils a vaincu toutes les inerties et tous les refus du monde.

Si nous nous lassons de prier pour les moissonneurs, c'est peut-être que nous ne croyons pas suffisamment à la moisson, à la moisson d'aujourd'hui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ressources de ton affectivité et de ton intelligence, aime-le avec la passion de le connaître, et comprends-le avec ton cœur. Use tes forces à le chercher. Redis sans cesse : “Abba, Père ! ” C’est cela qui fait vivre ! Et puis refais chaque jour pour chacun de tes frères le rêve de bonheur que tu fais pour toi. Désire intensément pour lui la liberté que tu veux pour toi, la beauté et la paix que tu cherches pour toi. Fais cela, fais-le de grand cœur, et tu auras la vie. »

Autre trait frappant de la pédagogie de Jésus : il aime renverser les perspectives.

Le scribe lui demande : « Qui est mon prochain ? » Jésus répond : « Celui dont tu te rends proche ». Ton prochain, ce n’est pas une catégorie d’hommes bien déterminée que tu connaîtrais à l’avance ; mais c’est tout homme, car tu peux te rapprocher de tout homme et rendre tout homme tout proche de toi.

Ainsi Jésus étend à toute l’humanité le champ de notre amour. Souvent le prochain sera fortuit, et nous n’aurons pas de raison spéciale de l’aimer ou de nous rendre proches de lui, pas d’autre motif qu’une rencontre ménagée par le Seigneur. Le Samaritain aurait eu mille raisons de laisser agoniser ce Judéen au bord de la route ; mais, simplement, « il l’a vu et il en a eu pitié ».

C’est toujours ainsi que commence la charité : il faut savoir regarder et rester vulnérable au malheur, aux besoins et aux appels. Mais on ne sait jamais où la charité finira : après le moment de la pitié vient le moment de la charité active ; après les soins d’urgence viendra le transport du blessé, puis s’ajouteront les frais d’auberge ou d’hôpital. Car c’est souvent un *blessé*, un frère blessé, une sœur blessée, que Jésus met sur notre route. Or un blessé ne peut pas faire grand-chose pour se soigner et pour guérir : il a *besoin* de nous.

Une chose est certaine : si on ramasse le blessé, il faudra repasser le voir ; si on s’arrête quand un homme souffre, il faut s’attendre à payer la note à la place des bandits.

Si nous nous arrêtons tout au long de la route chaque fois qu’un frère ou une sœur a besoin de nous, nous arriverons sans doute en retard pour beaucoup de choses, nous aurons perdu le temps de bien des joies et l’argent de bien des négoces, mais nous aurons vécu pour l’unique nécessaire, car en nous faisant tout proches du plus perdu, du plus seul, du plus désespéré de nos frères, nous nous serons approchés tout près du cœur de Dieu.

Lc 10,38-42

Deux femmes

Deux femmes, deux styles, deux options. L'une offre sa maison, l'autre son écoute.

L'une invite le Christ à manger, l'autre se laisse inviter au dialogue.

N'allons pas croire que Jésus avait des préférences toutes faites. Dans l'évangile de Jean, c'est Marthe, au contraire, qui est la première nommée : « Jésus aimait *Marthe*, et sa sœur, et Lazare », et c'est Marthe, la Marthe au franc-parler, qui méritera par sa profession de foi d'entendre cette magnifique révélation du Seigneur : « Je suis la résurrection et la vie » (Jn 11,1-44).

Mais ce jour-là dont nous parle saint Luc, Marthe a eu deux attitudes que Jésus ne pouvait approuver :

– elle se laissait absorber par le souci de sa maison,

– et son dévouement la rendait agressive. Servir, oui, tant qu'on voulait ; mais il aurait fallu que la sœur obtempère et rentre elle aussi dans le circuit : « Seigneur, cela ne te fait rien qu'elle me laisse seule pour faire le service ? » Ou, en d'autres termes : « Seigneur, cela ne te ferait rien de rester seul un instant ? Si tu la retiens, elle n'aura pas fait sa part ! »

L'attention aux choses avant l'attention à Dieu, le rendement tangible avant la gratuité, l'égalitarisme au lieu de la compréhension fraternelle : nous voilà aux antipodes de l'Évangile. Et à cette femme, son amie, qui se laisse dévorer par le souci, Jésus va parler d'unité intérieure : « Marthe, Marthe, une seule chose suffit, quand on a choisi l'essentiel. »

Vingt siècles après, on perpétue encore la brouille des deux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– résignés à une compréhension moyenne des « bonnes choses » de Dieu, alors que Dieu n'attend que notre désir pour nous faire entrer dans son mystère,

– résignés à telle rupture ou à telle froideur envers nos frères, au point d'imaginer que Dieu, lui aussi, a classé les êtres définitivement.

Trop vite on cesse de demander, on cesse de chercher, on ne frappe plus à la porte de Dieu ; ou bien l'on frappe comme en s'en allant, sans attendre qu'il ouvre. Mais cette résignation camoufle souvent les petitesses de notre amour. Celui qui insiste peu, aime peu. Celui qui n'espère pas pour tout, reste à mi-chemin de l'amour.

Évidemment nous ne pouvons pas attendre de Dieu qu'il aille au-devant de nos caprices. Il préfère nous traiter en adultes, quitte à nous réserver de loin en loin de ces petites surprises toutes divines que nous sommes seuls à pouvoir reconnaître et qui font jaillir en nous l'action de grâces des pauvres.

Dieu connaît les bonnes choses qui nous conviennent, et nous savons en tout cas qu'il nous accordera sans mesure son Esprit Saint, si nous le demandons pour nous et pour nos frères.

Quant aux amis qui viennent à nous sans prévenir, au hasard des routes de la vie, quant à tous ceux qui comptent sur nous et dont la confiance pèse si lourd parfois, dans la nuit où nous sommes, nous savons d'avance qu'il y a une place pour eux dans le cœur du Père et que Dieu, pour eux, nous prêtera de son pain.

Cherchons, demandons, frappons à la porte ; c'est toujours Dieu lui-même qui vient ouvrir.

La porte s'ouvre, en tout cas, à chaque Eucharistie : Dieu nous donne son Fils, et c'est déjà toute sa réponse.

Lc 11,14-25

Béelzébul

La guérison d'un possédé déclenche des réactions diverses dans l'auditoire de Jésus. La foule s'étonne. Certains réclament autre chose avant d'admettre qu'il est le Messie, « un signe venu du ciel », comme l'arrêt du soleil ou de la lune, ou un signe dans les étoiles. D'autres enfin vont plus loin : selon eux Jésus a passé un pacte avec le démon, avec Baal le Prince, Béelzébul, la vieille divinité phénicienne.

Et c'est l'occasion pour Jésus de se situer clairement face au faux prince de ce monde, de se situer et de *nous* situer, car c'est sur cela que débouche finalement son bref discours.

Jésus veut inculquer à ses disciples trois convictions :

La première, c'est que, si le démon est réellement chassé, le Règne de Dieu sûrement est là, que Dieu est à l'œuvre en lui, Jésus. Devant les prodiges accomplis par Moïse au nom de Dieu, les magiciens d'Égypte avaient su dire : « C'est le doigt de Dieu ! » (Ex 8,15). Il y a maintenant plus que Moïse, et ce sont maintenant des fils d'Israël qui demeurent incrédules.

Deuxième affirmation, que Jésus présente comme une évidence : si le faux prince s'en va, c'est qu'un autre, plus fort, a réussi à le vaincre ; et cet autre, c'est Jésus Messie, par qui le Règne de Dieu fait irruption dans le monde.

Mais la troisième parole de Jésus nous concerne directement : s'il est vrai que Satan a trouvé son maître, définitivement, les suggestions du mal peuvent toujours revenir dans notre cœur si nous usons mal de notre liberté. Nous pouvons toujours tourner le dos à la victoire de Jésus ; et les rechutes peuvent être très

lourdes.

La conclusion, Jésus lui-même nous la souffle, et elle tiendrait en une phrase : il est urgent de choisir.

Opter concrètement pour le Règne de Dieu est un devoir, et pour un croyant la neutralité est impensable face à l'Évangile. Ne pas choisir, c'est déjà trahir : « celui qui n'est pas avec moi, disperse » ; celui qui n'aide pas, positivement, le Berger, travaille déjà à disperser le troupeau ; celui qui n'œuvre pas pour l'unité déchire, pour sa part, le tissu de la vie fraternelle.

Paroles abruptes de Jésus, qui nous tiennent « éveillés en la foi ».

Paroles qui n'effacent pas le message de miséricorde, car, nous le savons, même nos refus, même nos inerties, même nos rechutes n'arrêteront jamais le Berger qui nous cherche.

Jésus, qui a déjà su « balayer notre maison » et l'arranger pour qu'elle soit heureuse et accueillante, saura bien en retrouver le chemin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fraternelle,

– et ils reconnaissent comme nécessaire et structurante l'autorité apostolique.

Le deuxième reproche du Seigneur s'adresse à ceux qui ont enlevé la clef de la science.

Pour eux, la vraie connaissance de Dieu est avant tout un domaine réservé. Ils savent où trouver cette richesse, et cela leur suffit. Ils n'entrent pas eux-mêmes pour l'explorer, et ils en condamnent la porte, oubliant ou négligeant tous ceux qui ont besoin de croire et d'espérer pour vivre.

Ne croyons pas que ce réflexe soit réservé dans l'Église à ceux qui enseignent, car la même tentation de possessivité guette tous ceux et toutes celles qui considèrent la foi comme un jardin fermé dont ils gardent jalousement l'accès. Même s'ils mesurent bien la grâce immense que représente l'amitié du Christ, il leur suffit de l'avoir reçue, et ils ne se soucient aucunement de partager avec d'autres leur joie et leur certitude.

Il est clair cependant qu'en s'adressant aux scribes, Jésus vise particulièrement ceux qui ont un pouvoir sur l'opinion ou une responsabilité dans la formation des consciences. Ils peuvent ôter aux autres la clef de la connaissance par l'usage d'un jargon hermétique, par l'intransigeance de leurs thèses ou par des pressions idéologiques. Parfois même ils ferment la porte en s'en allant parce qu'ils ont perdu eux-mêmes l'envie d'entrer de nouveau, humblement, dans le jardin de la foi. Loin de se laisser mesurer par la parole de Dieu, ils deviennent eux-mêmes peu à peu la mesure de ce qu'ils acceptent de croire. Aucune vérité nouvelle ne pénètre désormais dans le coffre toujours scellé. Ils serrent les mains sur leur premier trésor, mais comme sur une chose inerte et morte ; ils ont mis la lumière sous le boisseau (Mt 5,15).

Dieu refuse cette stérilité, Dieu ne veut pas de ce gâchis, lui qui a envoyé son Unique dans le monde pour éclairer tout homme, lui qui veut briller dans le cœur de tout homme pour y faire resplendir la connaissance de sa gloire qui est sur la face du Christ (2Co 4,6). Il veut que tous parviennent à la vérité tout entière, et ce que les sages et les savants parfois ne savent plus estimer ni accueillir, Lui, le Père des lumières sait par quels chemins du cœur le révéler aux petits.

Lc 12,1-7

Le levain des Pharisiens

L'Évangile d'aujourd'hui rapporte côte à côte quatre paroles de Jésus qui ont leur sens en elles-mêmes et réclament d'être comprises séparément. Retenons simplement la première, sur le levain des Pharisiens.

La foule s'est rassemblée par milliers pour entendre Jésus, au point que les gens s'écrasent. Saint Luc affectionne de souligner ainsi par des chiffres la popularité grandissante de Jésus.

« Gardez-vous du levain des Pharisiens », dit Jésus aux disciples.

Le levain, encore employé de nos jours par nos boulangers de campagne, c'était un morceau de vieille pâte qu'on laissait fermenter et qu'on mélangeait ensuite à une pâte neuve pour la faire lever. Qui dit levain, dit fermentation, et en un sens, corruption. Jésus, dans une parabole, prend l'image en bonne part lorsqu'il compare le Règne de Dieu à du levain qu'une femme cache dans trois mesures de farine « jusqu'à ce que tout ait levé ». Mais souvent le levain était considéré comme un élément impur. Ainsi, dans l'ancienne religion des Romains, le prêtre de Jupiter (*flamen dialis*) n'avait pas le droit de toucher du levain, parce que ce levain venait de la corruption et corrompait à son tour. De même, encore maintenant, dans les familles juives pratiquantes, quand arrive la fête de la Pâque, on élimine de la maison toute trace de levain, afin d'accueillir avec un cœur nouveau la volonté de Dieu, comme au premier jour de l'Exode.

Saint Paul fait allusion à cette tradition lorsqu'il recommande aux Corinthiens : « Purifiez-vous du vieux levain, pour être une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 12,35-39

Restez en tenue de service

Quand on se prépare à recevoir un personnage important, on met d'habitude sa « tenue du dimanche ». Mais pour accueillir le Christ dans notre vie, mieux vaut rester en habits de travail, en tenue de service, tellement il aime nous voir accomplir ce qui faisait sa joie et même sa nourriture : la volonté du Père des Cieux. Aux yeux du Christ, rien n'est plus beau que l'ordinaire, l'ordinaire de nos vies, le quotidien où nous inscrivons notre amour pour lui en nous dévouant pour nos frères et sœurs.

« Que vos reins soient serrés par une ceinture ou un tablier », nous dit Jésus ; et il ajoute : « Que vos lampes soient allumées » ; non seulement parce qu'il nous faut voir clair pour faire notre ouvrage, mais parce qu'il nous faut guetter le moment où Jésus frappera pour entrer. Et cette attitude-là : allumer la lampe, travailler en veillant, œuvrer en priant, assure ici-bas la joie du chrétien, la joie du fond de l'être, que Jésus décrit dans ses Béatitudes : « Bienheureux les serviteurs que le Maître, à son retour, trouvera en train de veiller ! »

Cette béatitude des hommes et des femmes tout à leur service et tout éveillés dans la foi, le Christ nous la donnera en récompense quand il viendra nous prendre près de lui et qu'il nous servira à sa table. Mais à chaque Eucharistie déjà il vient vivre parmi nous, en nous, et il nous apporte, pour aujourd'hui, « rien que pour aujourd'hui », un acompte de joie, un début de béatitude.

Il ne nous sert pas encore à la table du ciel, mais, à la table de l'Église, déjà il nous nourrit de sa parole et de son Corps,

lorsque nous venons à lui, en habits de tous les jours.

Nous avons à veiller comme le berger qui ne dort jamais que d'un œil, mais surtout pour attendre et accueillir Celui qui vient. Il vient non pas *malgré* les pauvretés et les incertitudes de nos communautés, mais *dans* ces indigences mêmes. Il nous rejoint *dans* notre service comme il a pris la condition de Serviteur, et par sa présence de Fils de Dieu, il nous donne de tout référer à la gloire du Père, les réussites comme les impuissances, les soucis comme les raisons d'espérer.

Lc 12,35-48

Il passera pour les servir

Jésus viendra de nouveau. Nous sommes familiarisés depuis longtemps avec cette certitude, et cependant, quand on y pense sérieusement, il y a là quelque chose de bouleversant.

En un sens nous avons déjà tout ce qu'il nous faut pour vivre pleinement, c'est-à-dire pour vivre ensemble avec Dieu. Nous savons ce qu'il veut de nous, parce que Jésus nous l'a dit ; nous savons que Dieu vit avec nous et en nous, et qu'à travers nous il poursuit son œuvre dans le monde ; nous avons les sacrements de la foi, qui prolongent jusqu'à nous les gestes de Jésus sauveur, et aujourd'hui encore nous sommes rassemblés pour recevoir ensemble le Christ, Pain de Dieu.

Jésus est là, invisiblement, parmi nous, et pourtant il nous dit et nous redit : « Je reviendrai ».

Il reviendra, non pas pour démolir ce que nous aurons construit avec lui et pour lui, mais pour achever cela à sa manière, à la manière de Dieu. Il reviendra inaugurer ce qu'il appelle « les cieux nouveaux et la terre nouvelle » (Ap 21,1). Il viendra poser le sceau de Dieu sur toute œuvre de l'homme accomplie avec amour.

Nous ne savons pas quand, et encore moins comment, mais il est certain qu'il reviendra, et il nous demande de vivre comme des gens qui attendent Quelqu'un. Mais il y a bien des manières d'attendre : en s'énervant, ou comme celui qui n'y croit plus, ou activement, en préparant l'accueil de Celui qui vient.

Jésus a souvent parlé de cette longue attente, et les évangélistes ont pu regrouper plusieurs paraboles de Jésus,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 13,18-21

Le grain de sénevé
Le levain

Une graine infime devient un arbre. Ainsi en va-t-il du Royaume de Dieu : la même loi de disproportion se vérifie, et aussi un miracle de vie encore plus inouï.

Car le Royaume de Dieu n'est pas une sorte de territoire découpé sur terre, mais une réalité intérieure. Au temps de Jésus, on appelait Royaume de Dieu, ou mieux « règne de Dieu », « royauté de Dieu »,

l'emprise de Dieu sur le cœur de l'homme,

la place de Dieu dans le cœur de l'homme,

la seigneurie de Dieu que l'homme doit reconnaître et sa volonté de salut dans laquelle il doit entrer.

Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans la parabole de Jésus que nous lisons aujourd'hui.

L'amitié de Dieu avec le croyant commence et recommence toujours sans bruit, sans éclat, sans insistance. C'est une lumière d'un instant, un moment d'espérance, la certitude d'être aimé et pardonné. C'est souvent un instant bref et fugitif, apparemment sans importance et sans conséquences, pas plus épais dans la vie qu'une graine de sénevé qui roule entre les doigts.

Mais si nous savons reconnaître la visite de Dieu, si nous avons le courage de dire : « C'est Dieu qui passe », si nous donnons tout son prix à cet amour que Dieu nous propose sans s'imposer, une grande aventure d'espérance peut commencer, dont Jésus sera le maître.

Si nous faisons confiance à la grâce et que nous laissons se déployer le mystère de la vie, si nous laissons agir le Vivant et son mystère, l'amour de Dieu en nous devient un arbre tout bruissant : Dieu, une fois accueilli, vient accueillir en nous ceux qu'il nous donne à aimer.

Nous avons tous expérimenté dans notre existence personnelle, dans notre vie de foi, le mystère de certains commencements, qui parurent, à nos yeux, d'une pauvreté désespérante, et qui pourtant étaient riches, déjà, de toute la force de Dieu. Mais cette loi de disproportion, qui est au fond une certaine élégance de la puissance de Dieu, nous sommes beaucoup moins prêts à la reconnaître dans la vie de nos communautés.

Après des années d'efforts et de fidélité, de reprises et de demi-conversions, il nous arrive de sentir, parfois avec une sorte d'angoisse, la disproportion de nos forces avec les exigences nouvelles du témoignage, et l'avenir nous semble alors hasardeux, ténu, sans épaisseur, comme la graine de sénevé qu'on sent à peine entre ses doigts.

C'est alors que Jésus nous rejoint pour nous dire : « Gardez confiance et gardez l'unité par le lien de la paix, et moi, de la graine minuscule de votre foi et de votre charité, je ferai un grand arbre. »

L'arbre, jamais nous ne le verrons en train de pousser, car aucun œil humain n'est fait pour ces longues patiences. L'important est que cet arbre grandisse sous le regard de Dieu.

De même, Dieu seul sait quand la pâte de notre communauté ecclésiale aura suffisamment levé pour la fournée qu'il prépare. Ce qu'il nous demande à tous c'est d'être levain, ferment de prière et ferment d'unité. Ferment caché, enfoui, comme le Fils de Dieu dans notre humanité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n’est pas forcément par étroitesse d’esprit ou avarice, mais par facilité, ou parce que l’horizon de notre cœur est barré très tôt par l’égoïsme.

Le Christ nous dit en quelque sorte aujourd’hui : « Il te faut dépasser les catégories, savoir quitter l’atmosphère que tu aimes, ouvrir ta vie à ceux qui n’ont rien à te rendre, ni service, ni compréhension, ni amitié, ni gratitude ».

Le Christ veut nous voir imiter la générosité du Père, qui nous rassemble tous aujourd’hui pour son festin,

– nous les *pauvres*, pauvres d’argent ou de moyens d’expression, pauvres d’amitié ou d’espérance,

– nous les *estropiés*, blessés par la vie, et qui gardons les cicatrices de notre passé,

– nous les *boiteux* et les boiteuses qui, après des années de grâce, allons encore à Dieu clopin-clopant, sans oser croire à son amour,

– nous les *aveugles* qui croyons voir et qui croyons savoir, qui tâtonnons dans notre propre vie et qui prétendons apprendre à Dieu par quel chemin il doit passer.

C’est un devoir pour nous de nous laisser transformer par cette générosité de Dieu, par cette largeur du cœur de Dieu, au moment où de nouveaux cloisonnements apparaissent dans notre Église, où l’on commence à réclamer, pour célébrer l’Eucharistie, des communautés homogènes, où l’on recherche parfois exclusivement l’euphorie trop facile des petits groupes, sur la base de préférences musicales, d’options sociales ou politiques.

Aux yeux de Dieu il n’y a pas d’un côté une Église des purs, des gens lucides et émancipés, et d’un autre côté l’Église des laissés pour compte. Il n’y a qu’une Église, une seule communauté des croyants, sauvés par l’amour et la mort du

Christ, tous invités, et invités tous ensemble, avec leurs différences et leurs préférences, mais tous pauvres, tous indigents de pardon, tous assis humblement à la dernière place, trop contents déjà d’avoir part au festin.

Lc 14,12-14

Ils n’ont rien à te rendre

L’amour vrai est à fonds perdu.

C’est ainsi que Dieu nous aime, sans attendre que nous soyons dignes de lui. Il nous donne même ce qui en nous va pouvoir lui plaire.

Aimer à fonds perdu : ce réflexe de gratuité ne nous est pas naturel, et saint Paul nous indique le sentier à prendre (Ep 2,1-5).

Tout commence et recommence par un changement de notre regard.

Tant que nous restons figés sur l’image de nous-mêmes, nous réagissons, dit Paul, au niveau des rivalités ou de la vaine gloire. À partir du moment où nous commençons vraiment à *regarder* ceux et celles qui vivent avec nous, beaucoup de mouvements spontanés s’inversent dans notre cœur.

Il ne nous appartient pas de donner à l’autre ce qui va le rendre digne d’être aimé : cela, c’est l’affaire de Dieu seul ; mais nous pouvons découvrir ce qui fait la valeur de l’autre ; nous pouvons le chercher, le voir et le promouvoir : « Que chacun, par l’humilité, estime les autres supérieurs à soi-même ».

En tout cela, rien d’artificiel. Il ne s’agit pas de prêter à l’autre un charisme qu’il n’a pas ni d’attendre de lui des services qu’il ne peut rendre, mais d’apprécier à leur juste valeur les tâches qu’il accomplit, les qualités de cœur et d’intelligence dont il fait preuve, et le courage avec lequel il assume son histoire, ses épreuves, sa vocation et son témoignage.

Comme il est bon, comme il est réconfortant, d’admirer en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 15,1-10

La brebis et la drachme perdues

Souvent, dans l'Évangile, Jésus nous le rappelle : si nous voulons vraiment être ses disciples, nous devons en prendre les moyens et y mettre le prix.

Aujourd'hui il nous montre quel prix Dieu est prêt à payer pour nous garder dans son amitié, et comment, lui, Jésus, conçoit son rôle de sauveur.

Le premier exemple qu'il prend a trait directement à la vie communautaire.

Voilà une brebis qui ne se trouve pas bien avec les autres, et qui n'est pas satisfaite de ce que broutent ses compagnes. Insensiblement, elle cherche son bonheur en s'éloignant du troupeau. Elle suit son idée ; elle rejoint son désir, sans s'occuper de ce que vivent ou de ce que cherchent les autres.

Quoi dire ? – « Tant pis pour elle. Après tout, il en reste bien assez ! »

Ce serait voir les choses à la manière humaine. Le Christ Pasteur, lui, raisonne autrement : « Si elle est seule, elle souffre ; si elle est loin, elle va se désespérer. Je vais la chercher ! »

Sa brebis, vous l'avez reconnue : elle a votre visage, votre allure, votre histoire. Plus elle est perdue, plus elle lui manque ; plus elle est isolée, plus il la cherche comme l'unique.

Et ceux qui n'ont rien compris au cœur de Dieu commencent à se scandaliser : « À quoi bon prendre tant de peine pour cette folle, pour cette ingrate qui n'en fait qu'à sa tête ! »

C'est ainsi que les Pharisiens et les lettrés récriminaient déjà

contre Jésus : « Cet individu fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! » (Mt 9,11)

Eh bien, oui ! Nous sommes ses invités, nous les indignes, nous les ingrats. Chacun de nous est ramené sur les épaules du Seigneur, qui portent le poids de la rédemption du monde ; et c'est toute l'Église, toute la communauté croyante, qui est conviée à la joie de Jésus : « J'ai retrouvé *ma* brebis, celle qui était perdue », celle qui n'osait plus espérer ni en moi, ni dans les autres, encore moins en elle-même.

Le Christ se compare ensuite à une femme qui cherche une drachme d'argent, une sur les dix qu'elle avait, et qui ne peut pas se résigner à la perte de cette pièce. Elle allume une lampe, en plein jour, car il fait sombre dans les maisons de Galilée, et elle balaye partout, pour ne laisser passer aucune chance, pour avoir tout tenté, au moins, avant de faire son deuil de la pièce égarée.

Cette brebis ramenée, cette pièce retrouvée, c'est l'histoire de toute conversion : Dieu fait l'impossible, par son Fils Jésus, pour nous réunir au bercail. En réponse, il ne nous demande pas grand-chose : un peu d'amour reconnaissant, et un geste d'humilité.

Car il faut que la brebis se laisse rejoindre, et qu'elle se laisse ramener. Or elle reste libre de fuir plus loin encore, vers son malheur, vers son désespoir. Il faut qu'elle croie suffisamment à l'amour du Pasteur pour revenir vers lui, toute blessée, toute amaigrie, toute sale.

Mais comment refuser notre confiance à ce Seigneur qui est « incapable de mépris » (Ps 51,19), qui va rechercher sa brebis en pleine montagne, et ramasse avec douceur son bel argent jusque dans les balayures ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 16,19-31

Le destin de Lazare

Seul saint Luc nous a gardé des paraboles en deux scènes, comme celle que nous lisons aujourd'hui. Double récit, double leçon ; mais aussi, avouons-le, double malaise pour nous, chrétiens du XXIe siècle.

Commençons par analyser notre malaise, afin de mieux entrer dans la pensée de Jésus.

Tout d'abord la manière dont est décrit l'au-delà nous désarçonne un peu. Rassurons-nous : Jésus n'entend pas décrire la géographie du séjour des morts. Il reprend simplement l'imagerie traditionnelle dans son pays, pour mieux se faire comprendre et aller plus vite à l'essentiel.

Un autre point nous gêne : le récit semble dire que le riche est puni parce qu'il est riche, et le pauvre récompensé parce qu'il est pauvre. En réalité Jésus fait allusion à une histoire populaire bien connue de son temps en Judée, celle du pauvre scribe et du riche publicain Bar Mayan, qui avait vécu comme un impie notoire. Tous les auditeurs de Jésus savaient donc à quoi s'en tenir dès les premiers mots de la parabole : il s'agit d'un riche qui ne s'occupe ni des hommes ni de Dieu. C'est l'irréligion et l'égoïsme qui sont punis, et inversement Dieu récompense la piété et la confiance du pauvre. C'est d'ailleurs pourquoi Jésus lui donne un nom qui est tout un programme : Lazare, « Dieu est venu en aide ».

Une fois écartées ces difficultés, les leçons de la parabole apparaissent plus clairement.

La première concerne *la mort comme limite absolue*.

Que l'on ait vécu dans le lin et la pourpre, ou couvert

d'ulcères, mendiant à la porte des autres, un moment vient toujours où les choses prennent leur vraie valeur. Et dans la pensée de Jésus, ce moment-là doit éclairer toute la vie d'un croyant. La mort, qui totalise toutes les fidélités d'une existence, fixe aussi l'homme définitivement dans ses choix. C'est donc *avant* qu'il faut se convertir ; c'est *avant* qu'il faut choisir et ouvrir les yeux.

Or le riche de la parabole s'est aveuglé à longueur de vie. Il n'a pas vu le besoin qu'il avait de Dieu et de son pardon ; il n'a pas vu Lazare, qui ne réclamait rien, et qui guettait, non pas tellement les miettes qui tombaient de la nappe, mais ces morceaux de mie dont on se servait, dans les maisons très riches, pour s'essuyer les doigts, et qu'on jetait sous la table.

Jusqu'au dernier moment le scénario des choses d'ici-bas peut faire illusion : Lazare meurt, dans l'oubli général ; le riche meurt à son tour, et toute la ville est là pour le porter en terre. Mais au-delà, tout change. L'au-delà, c'est le domaine de Dieu, et rien ni personne n'empêchera jamais Dieu d'être à la fois, et mystérieusement, le créateur et le juge, l'infiniment bon et l'infiniment lucide.

La mort égalitaire n'opère pas la justice, et c'est Dieu lui-même qui se réserve d'apprécier pour chacun, au-delà de la qualité de la vie, la qualité du cœur. Nous voudrions pouvoir échapper à cette logique de nos propres choix ; mais Jésus insiste, et il met sur les lèvres d'Abraham des paroles étranges : « Entre vous et nous un grand abîme a été disposé. » Ce n'est qu'une image, bien sûr, mais c'est l'image de l'irréversible. Il fut un temps, le temps même de la vie, où le riche impie pouvait quelque chose pour Lazare : les bouchées de pain qu'il gaspillait en un repas auraient nourri le pauvre toute une semaine. Mais maintenant, dans l'au-delà, même Lazare, même l'ami

d’Abraham ne peut plus rien pour lui.

L’autre leçon de la parabole a trait aux six frères, et rappelle sous une autre forme *l’exigence de la conversion.*

S’il est trop tard pour le frère mort, il est encore temps pour les cinq survivants ; mais Jésus ne veut pas qu’on s’illusionne sur les moyens à prendre. Ce qui convertit, ce ne sont pas les expériences extraordinaires. Même si l’un de nos défunts revenait parmi nous, passé le premier saisissement, nous retomberions dans notre médiocrité. Car personne ne peut répondre à notre place, et si la parole de Dieu ne suffit pas pour nous retourner le cœur, que pourrait faire une parole d’homme ? Nous avons Moïse, nous lisons les Prophètes ; bien plus, « en ces jours qui sont les derniers, Dieu nous a parlé par son Fils » (He 1,2). Si nous ne sommes pas convaincus par une telle preuve d’amour, qui pourra jamais nous parler d’espérance ?

Ce qui change une vie et la retourne vers Dieu, c’est la décision d’accueillir la parole de son Envoyé. C’est bien le sens de notre démarche. Si nous sommes réunis, malgré toutes nos différences, malgré le poids de nos richesses ou de nos pauvretés, c’est parce que nous croyons que le Christ, aujourd’hui encore, nous ouvre la route de la conversion, et que son Évangile peut encore donner sens à notre vie.

Si nous sommes là, unis dans la prière, c’est parce que nous mettons ensemble notre espérance dans le même Seigneur, et c’est pour nous ouvrir ensemble à la vie qu’il nous apporte. Il vient de nous rappeler avec force son message de solidarité ; il nous invite maintenant à sa table pour un avant-goût du banquet de l’au-delà.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui semble. Par ailleurs ses jeûnes réguliers le rassurent sur la possession qu'il a de lui-même et le confirment dans son impression d'équilibre et de réussite.

Le plus étrange est que de tout cela il parvienne à faire une prière :

« Je te rends grâce, Seigneur, d'être l'unique à tes yeux ; je te rends grâce de m'avoir élu pour être à part ;

je te rends grâce de n'être pas comme le reste des hommes ; je te rends grâce de la lumière que tu me donnes sur moi-même et sur les autres. »

Non content d'introduire dans sa prière tous ses mépris, toutes ses agressivités, non content d'écraser les autres pour se pousser devant Dieu au premier rang, il va s'imaginer que Dieu l'a choisi en excluant les autres, comme si le cœur de Dieu était trop petit pour aimer aux dimensions du monde.

Le publicain, lui, ne vient pas au Temple pour trouver en Dieu un témoin de sa réussite, mais un confident de sa misère. Il se tient à distance, comme un homme qui n'aurait pas droit à l'amour de Dieu ; et pourtant il est venu car il sait que l'amour n'est pas une question de droit.

Il n'ose pas lever les yeux, de peur de rencontrer un regard qu'il ne saurait supporter, le regard de Dieu, chargé d'amour, mais d'un amour tellement immérité ! Il ne songe même pas à se comparer aux autres, car une première comparaison déjà l'a rendu humble, celle de sa vie lourde et lâche, fausse et mesquine, avec ce qu'il pressent de la bonté de Dieu.

Il a rejoint le sens du péché, qui ne consiste pas à nous imaginer criminels ni à nous charger de misères plus ou moins artificielles, mais à reconnaître humblement, avec une sorte d'évidence, combien le mensonge s'est installé dans nos vies, combien nous avons perdu la hâte du Royaume et combien peu

nous savons aimer.

C’est alors que peut monter la vraie prière, celle qui traverse le dépit orgueilleux et exprime la vraie conversion, l’authentique retournement vers Dieu : « Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! »

Les années passent, les illusions tombent, le temps se fait court : seule cette prière de pauvre peut nous ouvrir le chemin de la paix, parce qu’elle nous resitue devant Dieu dans notre vérité de créature, dans notre responsabilité de pécheurs, mais aussi dans la certitude de la victoire du Christ et dans l’espérance de ce qu’il nous prépare.

« Qui s’abaisse sera élevé » : c’est le Seigneur qui l’a promis, et c’est lui qui le fera. Il saura restaurer dans son amour et élever tout près de lui, sur la même croix et dans la même gloire, ceux qui pour lui se seront abaissés dans l’humilité, la douceur et le service.

C’est notre espérance, et ce sera son œuvre :

> « Qui se libérera de ses basses manières si Toi-même ne viens l’élever jusqu’à Toi en pureté d’amour ?
>
> Comment s’élèvera jusqu’à Toi, notre Père, l’homme venu d’en bas, si tu ne le secours de Ta main qui l’a fait ? »

(Jean de la Croix, *Dits de lumière et d’amour,* 26)

Lc 18,15-17

Jésus et les enfants

Ce jour-là Jésus s'indigna : on voulait barrer la route à des enfants !

Les disciples entendaient sans doute rester entre adultes, et estimaient que Jésus allait perdre son temps avec tous ces enfants, bien incapables de comprendre le moindre discours.

Or Jésus, au contraire, ne se lassait pas d'accueillir les enfants ; et à ses yeux ils étaient une parabole vivante de l'accueil du Royaume.

Bien des gens s'extasient devant l'innocence de l'enfant. À vrai dire, dès qu'il arrive à tenir sur ses deux jambes, il montre vite qu'il a de la malice à revendre ; et s'il ne fait que de légères bêtises, c'est probablement qu'il n'en connaît pas de plus grandes. La véritable richesse de l'enfant, ce n'est pas son innocence, mais un ensemble de qualités innées que l'adulte essaie vainement de retrouver, tout au long de sa vie, à coups d'ascèse et de conversions.

D'abord l'enfant accepte d'avoir besoin des autres. Pour vivre, il lui faut tout recevoir : nourriture, chaleur, sécurité, affection. Il ne se révolte pas d'être ainsi dépendant, et il est heureux de faire confiance. Dès qu'on porte un enfant sur les bras durant quelques minutes, on dit : « Oh, qu'il est lourd ! » C'est parfois pour faire plaisir à la maman, mais de fait un enfant ne cherche pas à se faire léger : il s'abandonne de tout son poids dans les bras qui l'accueillent.

Et puis l'enfant trouve normal d'être aimé, compris, attendu, pardonné. Il ne s'interroge pas sur ce qu'il vaut, et ne se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 19,41-44

Jésus pleure sur sa ville

Il est rare de voir un homme pleurer, surtout en public. Il faut vraiment, pour cela, qu'il soit sous le coup d'un chagrin ou d'une joie immenses. Or les deux à la fois submergent Jésus à cet instant précis :

– il perçoit, intensément, l'enthousiasme des disciples qui l'acclament dans la descente du Mont des Oliviers : « Béni soit celui qui vient ! » (Lc 19,38)

– et en même temps il voit devant lui Jérusalem, splendide, puissante, mais raidie dans ses remparts et dans son refus, Jérusalem qui ne reconnaît pas l'Envoyé de Dieu.

Et Jésus pleure sur sa ville. Mais il n'y a aucune sensiblerie dans ces pleurs de Jésus. Certes il est fier de sa ville et de tout ce qu'elle symbolise pour l'espérance d'Israël ; mais ce qui lui arrache des larmes, c'est le contraste trop violent entre l'offre de Dieu et la réponse de Jérusalem.

Peu de temps avant la première ruine de Jérusalem et le premier exil, Jérémie, lui aussi rejeté par les siens, a pleuré sur leur aveuglement :

> « Si vous n'écoutez pas cet avertissement,
> je pleurerai en secret pour votre orgueil.
> mes yeux laisseront couler des larmes, ils verseront des larmes car le troupeau de YHWH part en captivité. » (Jr 13,17)

Ces larmes, tout en exprimant le chagrin personnel de Jérémie, voulaient provoquer, comme par mimétisme, la contrition du peuple, un peu à la manière des pleurs rituels dans les liturgies pénitentielles. Jérémie pleurait pour que son peuple apprît à pleurer.

Les larmes de Jésus, elles aussi, prennent leur sens à la fois comme une prière personnelle et comme une prédication prophétique. Jésus pleure ce que Jérusalem devrait pleurer : l'occasion perdue de rencontrer son Dieu :

« Si toi aussi tu avais compris, en ce jour, ce qui mène à la paix ! »

Or la paix biblique n'est pas seulement la concorde, la sécurité matérielle ou l'absence d'ennuis ; elle englobe toujours un achèvement et une plénitude qui ne peuvent être reçus que dans l'harmonie avec Dieu. C'est pourquoi les prophètes la présentaient comme l'un des biens liés aux jours du Messie.

Jésus Messie est venu avec son message de paix, avec ses mains tendues pour la guérison, et sa propre ville n'a pas reconnu en lui la paix de Dieu offerte en visage d'homme. Cela a été « caché à ses yeux », parce qu'elle a détourné son regard de ce que Dieu lui donnait à voir ; et elle a manqué le moment favorable qu'elle espérait depuis des siècles : « Tu n'as pas reconnu le moment où tu as été visitée ».

C'est le drame que vivent parfois, à leur niveau, nos communautés ecclésiales, et qui alimente secrètement tant de rancœurs, tant de détresses, tant de sentiments d'échec collectif ; mais chacun de nous, à certaines heures, peut être envahi par la même perception douloureuse des occasions perdues et du gâchis installé. À ces moments d'incertitude et d'interrogations, les images employées par Jésus pour décrire la détresse de sa ville trouvent une étrange résonance dans notre paysage intérieur : encerclement, paralysie, écrasement, démolition, dispersion. À la limite, il ne resterait pas pierre sur pierre de ce que nous avions voulu bâtir à la louange du Seigneur.

C'est le moment alors de nous souvenir que pour Jésus comme pour les prophètes les paroles de jugement ne sont que l'envers

d’une promesse. Tout peut servir, « tout doit servir au bien de ceux que Dieu aime » (Rm 8,28), et la déconstruction dont nous faisons l’expérience en nous-mêmes et dans nos communautés peut être le point de départ d’une construction nouvelle.

De nos ruines un temple nouveau peut surgir qui ne sera plus fait de mains d’hommes et de femmes, et qui ne sera plus l’appui de notre fierté ou de notre besoin de sécurité. Un temple fait de pierres enfin vivantes (cf. 1P 2,5), un temple auquel l’Esprit Saint lui-même donnera élan et cohésion, un temple fraternel pour les visites du Seigneur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lc 21,12-19

À cause de mon nom

Jésus, dans l'Évangile d'hier, annonçait de grands signes pour la fin des temps. Aujourd'hui, envisageant le temps de l'Église, qui sera pour les disciples le temps du témoignage, il évoque les souffrances et les persécutions qui attendent les croyants fidèles de la part de leurs frères juifs puis de la part des païens :

> « Avant tout cela (donc bien avant les événements de la fin)
> on portera la main sur vous et on vous persécutera ;
> on vous livrera aux synagogues, on vous mettra en prison,
> on vous traînera devant des rois et des gouverneurs, à cause de mon Nom. »

« À cause de mon Nom », c'est-à-dire, dans le langage de Jésus, « à cause de ce que je *suis* pour vous et à cause de ce que j'*ai fait* pour votre salut ».

« À cause de mon Nom, ajoute Jésus, vous serez haïs de tous », parfois même de vos père et mère, de vos frères, de votre parenté ou de vos amis. Effectivement le rejet de Jésus parlera parfois plus fort que les liens du sang, comme on l'a vu ici ou là dans les pays totalitaires. Parfois on jouera sur les liens du sang pour écarter l'influence de Jésus, comme on le voit chez nous lorsque des parents veulent étouffer dans le cœur d'une fille ou d'un fils le désir de servir l'Évangile ou de se donner à Dieu.

Jésus ne laissera pas ses témoins seuls et désarmés devant l'épreuve.

Tout d'abord il promet de se charger lui-même de leur défense : « Moi, je vous donnerai une bouche et une sagesse que ne pourront contrarier ni contredire aucun de ceux qui seront contre vous ». Jésus lui-même donnera à ses témoins un langage,

une aisance de parole et une force de conviction, qui étonneront les ennemis et les témoins eux-mêmes.

Mais Jésus, qui promet son aide puissante, réclame de son témoin une confiance totale : « Mettez-vous dans le cœur que vous n'avez pas à préparer votre défense ». Ainsi, quand nous sommes traînés devant le tribunal des autres, si c'est pour la cause de Jésus, pour l'honneur de Jésus, pour le service de Jésus, il nous faut renoncer à toute polémique, à toute argumentation, à toute stratégie de défense, car « le Seigneur nous enseignera à l'heure même ce qu'il faut dire » (Lc 12,12).

Quelle que soit la force de la persécution, quelle que soit l'injustice des attaques, « pas un cheveu de notre tête ne sera perdu », c'est-à-dire que Jésus nous prouvera sa fidélité jusque dans les détails les plus humbles de notre vie de témoins.

C'est son amour qui sera vainqueur, et ses promesses paieront toujours au centuple la foi qu'il nous demande. La vie est au bout ; c'est lui qui nous l'assure. Ce qu'il nous demande, c'est de tenir l'épreuve en faisant fond sur lui : « C'est par votre constance que vous prendrez possession de la vie ».

De ce courage dans la durée, de cette endurance des témoins, Jésus parlait déjà dans la parabole du semeur, lorsqu'il disait : « Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui entendent la parole dans un cœur loyal et bon, qui la retiennent et qui portent du fruit à force de persévérance » (cf. Mt 13,1-23 ; Mc 4,1-10 ; Lc 8,1-15).

C'est par la constance que l'on porte du fruit. C'est par la constance qu'on laisse agir Jésus lorsqu'il veut, par lui-même, être vainqueur du monde.

Lc 21,20-28

Redressez-vous, relevez la tête !

Deux images, en surimpression : cela suffit à saint Luc pour évoquer la pensée de Jésus sur l'histoire des hommes et la fin des temps.

Au premier plan : la chute de Jérusalem, avec le cortège habituel des catastrophes nationales : massacres, dispersion, captivité.

En arrière-fond : la venue en gloire du Fils de l'Homme, que Luc peint avec les couleurs vives traditionnelles des apocalypses, sur l'horizon de la fin du monde.

Entre les deux : « le temps des nations », ou des païens, qui donne au tableau la profondeur de champ, mais dont Jésus n'a jamais précisé la durée : « Il ne vous appartient pas, disait-il, de connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité » (Ac 1,7). Le temps des nations, c'est le temps de la mission, le temps de l'Église, de la patience et du service ; c'est notre temps de disciples, témoins de Jésus-Christ.

Toutes les composantes du malheur semblent s'être donné rendez-vous dans ce fragment de discours. Jésus y parle de dévastation, de détresse, d'angoisse et de frayeur. Puis, brusquement, balayant d'un revers de main toutes les ombres et tous les fantasmes de souffrance, il exhorte les disciples à l'espérance et à la fierté :

> « Lorsque cela commencera d'arriver, redressez-vous et relevez la tête, car votre délivrance est proche ! »

Quand les épreuves commenceront à s'accumuler, quand toute issue sera fermée, quand la violence semblera victorieuse, « redressez-vous, relevez la tête ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

glorieux est monté au ciel où il réside près de son Père, nous entendons par là que, par son triomphe inauguré le jour de Pâques et manifesté à l'Ascension, le Christ est sorti de notre monde caduc et pécheur pour entrer dans le monde nouveau et définitif où Dieu l'a accueilli.

Dans ce monde de Dieu, tout est gloire, et l'Esprit Saint revêt de gloire tout ce qui vient de notre monde à nous : le corps ressuscité de Jésus est pénétré de gloire, le corps très saint de la Vierge Marie est dès à présent transfiguré par la gloire, et à la fin des temps notre corps sera glorifié pour entrer lui aussi dans le monde de Dieu.

En attendant ce jour du second avènement de Jésus, son corps glorieux est bien réel, plus réel que tout, puisqu'il possède la vraie vie. Le Seigneur vit, et ce monde où il règne et nous attend, la sainte Écriture le nomme « ciel », parce qu'il est hors de notre vue, hors de nos prises, et même hors de notre imagination. En un sens, il n'est ni près ni loin ni ailleurs ; il est simplement tout autre. Mais nous y avons accès par la foi, donc aussi par la prière et par les sacrements, dans un contact mystérieux, plus réel cependant et plus étroit que ne peut l'être aucun autre contact avec notre monde présent.

La messe nous unit au Christ qui a souffert, qui est ressuscité et monté au ciel. Nous savons que désormais nous avons droit de cité dans le monde nouveau, que la gloire du Seigneur est le prélude de notre gloire ; mais n'attendons pas d'être pris dès aujourd'hui dans la nuée qui nous cache le Seigneur, car nous vivons encore dans le temps de l'Église, où il nous faut à la fois habiter par le cœur dans le ciel (cf. Ph 3,20), « cacher notre vie en Dieu avec le Christ » (Col 3,3), et vivre dans la cité des hommes, en témoins du Christ, avec la force de l'Esprit.

L'Ascension de Jésus nous concerne donc, nous aussi.

C’est pourquoi lui-même l’a commentée par la voix des deux messagers, vêtus de blanc parce qu’ils venaient du monde de la gloire : « Gens de Galilée, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ? »

C’est une illusion que de regarder le ciel si c’est pour vivre continuellement sous le choc du départ de Jésus, si c’est pour perpétuer un sentiment d’absence et de déréliction, si c’est pour vivre sur terre comme d’éternels frustrés, alors que Jésus nous a dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je m’en vais et je viens à vous » (Jn 14,18.28).

Nous pouvons et nous devons regarder le ciel si c’est pour espérer la venue du Seigneur ; mais cette espérance n’est authentique que si le Christ « habite nos cœurs par la foi » (Ep 3,17) et transforme aujourd’hui notre regard et notre cœur. Oui, il y aura demain un monde tout autre, mais Jésus nous demande d’aimer et de servir aujourd’hui et ici même.

L’Ascension est un appel non pas à nous évader du monde et de ses contraintes, mais à assumer, avec la force du Sauveur, ce monde, ce travail, cette communauté, cette famille, ce mari, ces enfants, si réels que nous ne pouvons en changer.

L’Ascension réveille notre espérance, mais nous détourne de nos rêves. Sans nous en rendre compte, en effet, nous usons nos forces à rêver d’un cadre idéal ; nous rêvons d’une institution sans pesanteur, d’une communauté sans épaisseur, d’un couple sans tensions et d’une famille sans problème, comme un chat qui, avant de s’allonger, n’en finit pas de piétiner son coussin. Nous rêvons, alors que le temps passe !

Quand, tout à l’heure, après avoir communié au Corps et au Sang du Christ ressuscité, nous entendrons l’Église nous dire : « Allez dans la paix du Christ », nous comprendrons que le Seigneur, aujourd’hui encore, nous donne sa dernière consigne

et nous redit sa promesse : « Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre, et pour cela vous allez recevoir une force, celle du Saint-Esprit qui viendra sur vous. »

Et quand nous serons tentés de perdre cœur, sur cette route du service et du témoignage, il suffira de ramener devant nos yeux la dernière image que les disciples ont gardée du jour de l'Ascension :

Jésus, les mains levées, partait en les bénissant.

Dans la même collection :

Cachés dans l'Amour, Stinissen Wilfrid, 2011

Dieu au fil des jours. Méditations quotidiennes pour toute l'année, Stinissen Wilfrid, 2016

Veiller dans l'Amour. Une pensée pour chaque jour avec sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, Une carmélite, 2012

Du même auteur dans la collection :

Du neuf et de l'ancien. Méditations sur l'évangile de Matthieu, 2019

Le sel de la Parole. Méditations sur l'évangile de Marc, 2020